

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

THÉÂTRE NÉO-GREC

ONT COLLABORÉ

- M^{me} Chlang-Kai-Chek
- Ahmed Rassim
- Maurienne
- Michel Levanti
- D. Prévélakis
- Roger Barbe
- G. Vasdékis
- Eloy Trouvère
- Antaram
- Charles Zahar



A CE NUMÉRO

- Josée Sekaly
- Max Jacob
- A. Khédry
- Tewfik El Hakim
- G. Cohen
- Colette Nevyne
- Viviane Roy
- E. Psara
- Orion
- Sem.
- etc., etc.

Mme CATHERINE ANDREADOU

la talentueuse artiste hellène que nous auront le plaisir d'applaudir avec sa troupe en Novembre prochain, dans un repertoire de choix.

P.T. 5



TRADITION
et
PROGRÈS



ATLAS
CIGARETTES DE LUXE
COUTARELLI

LA PERFECTION CLASSIQUE DANS UNE BOITE MODERNE

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

R.C. No. 11473

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

Le Message de Ramadan

LE ROI FAROUK PROCLAME L'ÈRE D'UNE JUSTICE SOCIALE....

«L'heure a sonné pour que tous les efforts s'orientent vers une réorganisation sociale propre à assurer à chacun sa part dans la vie et ouvrir devant chacun la voie du bien être et du bonheur».

FAROUK.

A l'occasion du 1er Ramadan de l'an 1364 de l'Hégire, Sa Majesté le Roi a adressé le message suivant à Son Peuple. le 9 Août.

Les Musulmans accueillent aujourd'hui le mois de Ramadan où le Coran fut révélé au genre humain pour lui servir de guide et lui apporter la miséricorde de Dieu. Avec le mois de Ramadan, les hommes inaugurent une pieuse pratique qui a sa propre vertu d'éduquer les âmes et de les élever. Pénétré de compassion, l'homme évite de tomber dans l'injustice; éprouvant la souffrance, il n'apprécie que davantage l'amour du prochain. A Ma nation bien-aimée, aux nations Islamiques et Arabes, J'adresse Mes félicitations, à Dieu qu'il accompagne sa venue d'un bien-être qui embrasse l'humanité entière et de bénédiction et de prospérité pour le monde arabe et pour l'Islam. Dieu bénisse l'union arabe, et fasse que ce nouveau-né grandisse et se développe sous l'égide et avec l'appui entier de l'âme arabe.

Mon Noble peuple,

Ce jeûne éduque les sentiments et les stimule. Il est dans ce pays des hommes qui vivent dans l'abondance que Dieu leur accorde et jouissent des richesses qu'Il leur prodigue. Combien d'autres cependant, si nombreux, endurent les privations, mais agissent quand même, patients et silencieux. Mon coeur compatit au sort de ces malheureux résignés, et nulle oeuvre ne mérite davantage Mon appui et Ma sympathie que celle qui tend à élever le niveau de leur existence et à assurer leur bonheur. Tout nous exhorte à leur préparer une vie digne et qui développe en eux le sentiment de la force et de la dignité.

L'intérêt suprême de la patrie nous l'impose. Un patriotisme sincère et loyal nous en fait un impérieux devoir.

Le pauvre n'est pas responsable de sa pauvreté; c'est le riche qui l'est. Donnez-lui ce qui lui est dû; donnez-le sans qu'il ait besoin de le demander.

Mon Cher peuple,

L'heure a sonné pour que tous les efforts s'orientent vers une réorganisation sociale propre à assurer à chacun sa part dans la vie, et à ouvrir devant chacun la voie du bien-être et du bonheur.

Que la charité et l'amour du bien soient des vertus innées dans les enfants de ce pays Me réconforte et Me réjouit, car en s'entr'aidant, les hommes favorisent le règne de la confiance, de la tranquillité, et de l'esprit de fraternité, et se conforment aux nobles idéaux que proclame avec tant de vigueur, la religion musulmane, voire même toutes les autres religions.

Méritons donc par la bonne action, la divine satisfaction du Très Haut et nous vivrons heureux.

Que celui qui le peut donne au besogneux ce qui lui assure la tranquillité, en ces jours d'implacable misère où les malheureux n'ont pour tout refuge que l'esprit de solidarité et de communauté dans le bien.

Dédions nos actes à Dieu pour qu'il nous prodigue Sa bonté. Dieu soit loué! Il ne laisse point sans récompense l'action d'un bienfaiteur.

FAROUK Ier.



L'Eglise de la Très Sainte Vierge de Tinos.

15 AOÛT 1940

C'est avec un profond respect que nous nous arrêterons toujours devant cette date. Plus que tout autre anniversaire et que toute autre fête nationale ou religieuse, elle est le symbole de toute une histoire, l'histoire de notre foi, de nos aspirations, de nos sacrifices; du rempart inaccessible qui a abrité les vertus de notre race; de cet édifice que l'Univers entier, libéré de la peur, par la Victoire, a admiré dans un passé récent, et qu'il continuera à le faire dans les générations à venir.

Si le 25 Mars enseigne aux peuples que l'âme ne peut être subjuguée: le 15 Août les convainc que l'Esprit est invincible.

15 Août 1940. Sur un autel de pierre, entre ciel et mer, l'antique tradition se répétait, l'oracle devenait réalité. La victime ne s'appelait pas Iphigénie mais «Héllé» et le torpillage du fier vaisseau n'était pas l'oeuvre des dieux mais celle des puissances des ténèbres. L'Héllé fut un ex-voto dédié à la Vierge. L'épais nuage de fumée qui s'éleva du navire qui explosait se confondit avec les fumées d'encens parfumé qui s'élevaient du sanctuaire.

De cette profanation, cependant l'Esprit en sortit plus fort; l'Esprit, dont notre pays est le berceau, et qui a survécu à trente siècles d'épreuves multiformes et sans nombre.

C'est là que fut scellé le sort de la Guerre. C'est là que fut à jamais condamnée la Force brutale. L'Esprit, muni de l'arme la plus puissante dont l'homme disposera éternellement — la Foi — par un effort inhumain et total, triompha. Il vainquit la Matière.

C'est à Tinos, le 15 Août 1940, que la Grèce

s'était apprêtée à affronter, le 28 Octobre 1940, la lâcheté blindée. Le sacrifice de l'Héllé lui avait insufflé cette gigantesque force morale qui étonna, bouleversa et tira l'Univers de sa torpeur.

Et le monde entier fut témoin du miracle. Il vit la petite Grèce se dresser en géant et tel un roc s'opposer aux assauts répétés de la Force. Il vit la Grèce, qui ne disposait d'autres moyens, contre les géants d'acier blindé et les puissants oiseaux de mort, que de sa grandiose histoire, l'Univers, dis-je vit la Grèce, opposer à l'agresseur sa seule arme — sa Foi — et Vaincre.

Aujourd'hui, le monde célèbre la fin de la tourmente. Etrange coïncidence! Cela ne signifie-t-il pas que, là bas, sur l'autel de pierre de l'île blanche, entre ciel et mer, un certain 15 Août le sort du monde était scellé? Pourquoi ne croirions-nous pas que cela «était écrit»? Pourquoi n'admettrions-nous pas comme vrai; ce que les incroyants taxent d'extravagant? Pourquoi n'aurions pas l'audace d'avouer que rien n'existe sans foi et qu'elle seule est source d'énergie, alors même que l'histoire la plus reculée en témoigne?

Aujourd'hui, l'Univers célèbre la victoire de l'Esprit; le triomphe de la Foi. Remplis de cette idée, traversons par l'imagination l'étendue liquide qui nous sépare et, pèlerins recueillis, arrêtons-nous au-dessus de la tombe de l'Héllé devant l'icône de la Vierge. Déposons y les fleurs de notre âme les plus pures et prions la Vierge de ne pas nous abandonner, surtout. Aujourd'hui. Nous avons tant besoin de l'arme de la Foi pour notre oeuvre future, pour notre Grèce et pour son peuple.

A.S.

EN HONNEUR DE S.A.R. LA PRINCESSE CATHERINE DE GRÈCE*



S. A. R. La Princesse CATHERINE DE GRÈCE

Filleule de l'Armée et de la Marine Royale Hellénique

La réception organisée par les *Anciens combattants Hellènes* en honneur de S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, filleule de l'armée et de la marine, fut d'une grandeur et d'une simplicité émouvante.

Bien avant l'heure fixée les vastes salles du Casino Excelsior étaient bondées de combattants des guerres de 1912-1913, de la grande guerre et de celle qui vient de se terminer.

Parmi les personnalités présentes nous avons remarquées Sa Grandeur Monseigneur Athanase, Archevêque de Marcotis, représentant Sa Béatitude le Patriarche d'Alexandrie Christoforos II, le Consul Général de Grèce et Mme Charilaos Zamarias, les hommes politiques MM. Basile Sayas et Théodore Tourcovassilis, le Président de la Communauté Hellénique du Caire et Mme Th. Cozzika, le juge et Mme P. Modinos, le juge et Mme Cokinopoulos, M. Antoine Benachi, Chambellan

honoraire de S.M. le Roi des Hellènes, et Président de la Ligue Greco-Egyptienne d'Athènes, le Dr. Nicolaou, Président du Syllogue «Ptolemée A», M. Athanasakopoulos, Président des Pélopounésiens, M. A. Maccas, Président des Anciens Combattants du Caire, la Doctoresse Mme Panayotatou, accompagnée de Mlle Smyrniadis, les poètes C.N. Constantinidis, et Petros Magnis, des délégations des anciens combattants Britanniques, Français, Belges et une foule énorme.

A 11.15 S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, arriva accompagnée de Sa Demoiselle d'Honneur Mlle. Athénogènes et par le Président des Anciens Combattants et fut accueillie par des applaudissements et des ovations indescriptibles tandis que la musique jouait l'Hymne National.

M. S. Argyropoulo, Président des Anciens Combattants salua en termes émouvants au nom des combattants de

1912 et 1913 S.A.R. la Princesse Catherine, exaltant les victoires de cette époque qui firent la grandeur de la Grèce ainsi que les sacrifices que la Grèce a du supporter depuis 1940 pour donner le temps aux alliés de se préparer pour la victoire. Il termina en demandant aux délégués britanniques, français et belges d'être, auprès de leurs gouvernements, les interprètes des sentiments qui animent le peuple hellène afin que justice soit faite.

Le Sgt. Fountenakas salua ensuite la Princesse Royale au nom des héros d'Albanie, d'Alamein et de Rimini en termes appropriés.

M. Apostolos Constantinidis dit également quelques mots de bienvenue et M. Margaritis, récita un poème patriotique tandis que Mlle Mary Yanouli récita une pièce exaltant le sacrifice des femmes hellènes pour la patrie.

Enfin M. Th. Tourcovassilis se leva et après avoir salué dans une belle improvisation S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, énuméra dans une belle envolée les sacrifices de la Grèce pour la cause alliée et les actes d'héroïsme inouïables des soldats hellènes.

Il insista sur la date historique du 28 Octobre 1940 qui changea le cours de la guerre et donna le temps aux alliés de se préparer et souligna le souffle patriotique et le dynamisme du Grand Chef disparu Jean Metaxas pour la mémoire duquel il demanda une minute de silence.

Poursuivant il exigea que les sacrifices de la Grèce doivent être pris en considération par les alliés et qu'une rectification des frontières de la Grèce s'impose non seulement au point de vue historique mais pour sa sécurité et pour éviter à l'avenir l'agression des voisins Bulgares.

Parlant de la Conférence de San Francisco dit que la Grèce ne fut pas représentée dignement et que le seul qui doit prendre la parole en son nom à la Conférence de la Paix est S.M. le Roi Georges II, l'héroïque souverain des Hellènes symbole de courage, d'abnégation et de sacrifice.

La foule dans un délire d'enthousiasme se leva et acclama à plusieurs reprises S.M. le Roi Georges II en criant «*Vite en Grèce*».

S.A.R. la Princesse Catherine avec son charme et sa simplicité remercia les orateurs trouvant toujours un mot aimable pour chacun et quitta le Casino Excelsior tandis que la musique jouait l'Hymne National et que la foule l'applaudissait et l'acclamait avec grand enthousiasme.

Ainsi se termina vers 1h. p.m. cette belle manifestation patriotique qui fut une étroite communion, entre la Dynastie et le peuple dont la devise reste toujours *ma force c'est l'affection de mon peuple*. SEM.

(*) le 12 Août

Un conte de Mme Chiang Kai-Chek

LA FEMME DE CHUANG-CHOW

Ce conte fait partie d'une douzaine de contes du Folklore chinois que Madame Chiang Kai-Chek transposa en anglais durant l'année au cours de laquelle elle étudia les classiques chinois. Dans sa hâte d'évacuer Nankin, lors de la rupture du front Shaïghai-Nankin, elle n'eut pas le temps d'emporter que trois contes dont celui que nous publions, les autres sont restés lâbas avec ses objets personnels.

«O constance, tu n'es qu'un mot». Ce fut pendant les derniers jours de la dynastie Chow que le sage fondateur du Taoïsme naquit. Il vint au monde avec des cheveux si blancs que les gens le surnommèrent Lao-Tzu, ce qui signifie littéralement «petit vieux». Parmi ses disciples, un étudiant nommé Chuang-Chow rêvait chaque soir d'un merveilleux papillon blanc et Lao-Tzu, expliquant le rêve, disait : «Ce papillon te représente dans une vie antérieure. Alors tes jours s'écoulaient insoucians, tu voletais de-ci de-là, suçant le nectar des fleurs, mais une fois, tu eus l'imprudence de butiner exagérément dans le cœur de la fleur sacrée, la privant de son parfum. Furieuse, la reine de la forêt chargea un oiseau de te picorer le cœur jusqu'à ce que tu renaisses à une autre vie».

Ayant appris l'histoire de son sacrilège, Chuang-Chow tomba dans une tristesse étrange. Son maître voulant le distraire de son abattement lui enseigna, sans rien omettre, tous les mystères de la religion des Taoïtes. Durant de longs jours et des nuits entières, Chuang-Chow se consacra à l'étude du Taoïsme. Il put enfin réciter par cœur les cinq mille vers de la doctrine. Il devint tellement versé dans cette science qu'il sut se rendre invisible aux yeux des hommes, changer d'aspect, voler dans les airs, être au même instant dans plusieurs endroits.

Quoique très pieux, il ne méprisait pas les plaisirs de la vie. En fait, au moment où cette histoire commença, il se mariait pour la troisième fois. Sa première femme était morte, il divorça de la seconde, mais la troisième, Tien, était si belle et si fidèle qu'il l'aima profondément.

Or, il advint un jour que le prince de Chu apprit la sagesse de Chuang-Chow et exprima le désir de l'avoir comme premier ministre. Malgré les présents et les honneurs dont il fut l'objet, Chuang-Chow déclina l'offre, car il était sage et connaissait l'inconstance des caprices royaux. Accompagné de Tien, il résolut de fuir vers la solitude des montagnes.

Un jour qu'il longeait un sentier, réfléchissant à la dualité des principes des Ying et des Yang, il se trouva soudain en face d'une jeune femme revêtue d'une grossière robe de deuil. Assise par terre, elle agitait de ses deux mains à l'aide d'un éventail, l'air au-dessus d'une tombe fraîchement creusée.

Touché et surpris par son geste, Chuang-Chow s'approcha d'elle et s'enquit : «Que faites-vous là, ma bonne dame?»

«Votre humble servante», répondit la femme

aussitôt, «vient de perdre son mari, et comme durant sa vie j'avais fait le vœu de ne pas me remarier avant de voir sa tombe sèche, j'essaye, en l'éventant, de précipiter la chose».

Chuang-Chow sourit : «Ne vous fatiguez pas plus longtemps», dit-il, «laissez-moi faire»; il prit l'éventail des mains de la femme, l'agita par deux fois sur la fosse et le limon fut sec. La veuve bondit sur ses pieds, quitta joyeusement ses vêtements de deuil et, souriant à l'adresse de Chuang-Chow, lui fit cadeau de son éventail. Puis, sans même jeter un coup d'œil sur les restes de son époux, elle courut vers la ville.

Ce soir-là, en dégustant un verre de vin au clair de lune, Chuang-Chow sortit l'éventail de sa poche et soupira :

«O constance, tu n'es qu'un mot».

Sa femme, debout à ses côtés, surprit son soupir et le pria d'expliquer son chagrin. Chuang-Chow lui raconta l'aventure de l'après-midi, déplorant la joie de la nouvelle veuve.

«Quelle perfidie!» s'écria Tien indignée, «je n'ai jamais vu chose plus honteuse. Quoique le monde soit grand, je suis sûre qu'il n'existe pas une autre femme aussi vile que celle-ci.»

Mais Chuang ne soupira que plus profondément et récita cette stance :

*Elle jurait son amour tandis que je vivais,
Elle jurait sa douleur tandis que je mourais.
Mais femme, ma tombe sèche,
Ne t'offriras-tu pas
A d'autres bras?*

La colère de Tien s'accrût et elle répondit :

— Quoique la nature humaine soit partout la même, la vertu et le manque de vertu sont deux choses différentes. Pourquoi parlez-vous de moi à la légère? Pourquoi jugez-vous les femmes sur l'exemple de l'une d'elles?

— Quelle valeur ont tes mots. Ils sont vides de sens. Dotée d'une si attachante beauté, voudras-tu, pourras-tu, si je meurs, rester fidèle à mon souvenir?

Prompte, Tien déclara :

— Un officier fidèle ne sert pas deux princes. Une femme honnête ne se marie pas deux fois. S'il faut que tu meures avant moi, jamais la honte de devenir la femme d'un autre ne m'atteindra.

— Nul ne peut rien affirmer, railla Chuang-Chow.

— La vertu d'une femme dépasse celle d'un homme, répliqua Tien. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à regarder les autres à travers soi-même. J'ai, par exemple, connu un homme dont la négligence morale était si grande qu'il n'hésita pas à se marier trois fois.

Et, arrachant l'éventail des mains de Chuang-Chow, elle le mit en pièces.

Quelques jours plus tard, Chuang-Chow tomba malade. Il appela sa femme à son chevet et lui dit :

— Tes soins sont désormais inutiles, car je me sens déjà glacé par le froid de la mort. Ma vie est terminée. Dommage que tu aies déchiré cet éventail. Il t'aurait servi à sécher la boue qui recouvrira ma tombe.

— Hélas ! comment peut-tu plaisanter ? protesta Tien, ses beaux yeux pleins de larmes. J'ai promis de ne jamais me marier après ta mort et une chose promise est une chose due. Ne doute pas un instant de ma parole car sinon, je me tue ici-même sous tes yeux. Si tu meurs, mon cœur mourra aussi. Je ne vivrai que dans l'espoir de te rejoindre.

— Ta sincérité écarte mes doutes. Je peux maintenant mourir en paix, dit Chuang-Chow dans un souffle et il expira.

Le cœur brisé, Tien implora l'aide de ses voisins afin de procéder à la cérémonie des morts. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, elle veilla attentive et grave le cercueil de son époux...

Une semaine après, un jeune élève de Chuang-Chow nommé Wong-Sun se présenta à la maison du maître. Quand il apprit que Chuang-Chow était mort, le jeune disciple se lamenta tout haut et s'agenouillant quatre fois devant le cercueil, s'écria : « Misérable moi. Du fond des montagnes je suis descendu, ô maître, pour partager ta science et combien est grande ma douleur de ne pas te retrouver ».

Ensuite il chargea son serviteur de quémander l'honneur d'un entretien avec Tien.

Tien refusa tout d'abord, mais touchée par le tableau que lui fit un vieux serviteur de la douleur du jeune homme, elle finit par accepter de le voir. Les yeux baissés, elle lui souhaita la bienvenue. Wong-Sun expliqua : « Il y a quelque temps, j'ai eu l'honneur de recevoir une lettre du maître dans laquelle il me priait de venir le voir. Quelle douleur, madame, de découvrir que son esprit s'en envolé avant que j'aie l'honneur d'écouter ses conseils. Avec votre permission, puis-je me considérer son humble disciple, puis-je m'approcher des lieux qu'il a aimés, des endroits qu'il a sanctifiés de sa présence ? Alors, je serai versé dans sa sagesse. Oserai-je mendier la liberté de pleurer sa perte et de communier avec son esprit durant cent jours ? »

Tien cherchait une excuse quand, relevant les yeux, elle regarda pour la première fois Wong-Sun. Mince et élancé, il était devant elle. Combien son visage était beau, combien son maintien noble et ses yeux brillants. Elle se sentit submergée d'admiration et incapable de repousser sa prière. Elle l'invita à la suivre dans les appartements de Chuang-Chow où elle lui donna les indications nécessaires à ses recherches.

Les jours s'écoulaient maintenant beaucoup trop vite et chacun d'eux augmentait l'amour de Tien pour Wong-Sun. Un matin elle arrêta le serviteur de Wong-Sun et, lui offrant des vins de choix, lui parla en ces termes :

— Vieil homme, décris-moi la femme de ton maître.

— Mon maître n'est pas encore marié.

— Ah, j'imagine qu'un si charmant jeune homme soit difficile. Va, parle-moi, je suis triste et je désire m'amuser. Dis-moi quel est le genre de beauté qui plaît le plus à ton jeune maître ? J'ai plusieurs

jolies cousines qui ne sont pas fiancées et de plus j'ai envie de bavarder.

Et ses mains tremblaient tandis qu'elle comblait le vieil homme de friandises.

— Ceci n'est pas un sujet que l'on traite en s'amusant, protesta le vieil homme. S'il fallait dire la vérité, vous sauriez qu'hier soir mon maître avouait en soupirant que nulle femme au monde ne vous égalait en esprit et en beauté.

Inondée de joie, Tien s'écria :

— Dis à ton maître qu'il n'a nul besoin de soupirer davantage. Va vite, vieil homme.

— Mille pardons, madame, je n'ai pas terminé. S'il est vrai que mon maître soupirait, il est vrai aussi qu'il refusait de vous demander en mariage, car, le lien qui existe entre maître et élève est aussi sacré que celui qui existe entre père et fils, et pour cette raison il ne peut convoiter votre personne.

— Dis à ton maître que des scrupules pareils sont ridicules, car il n'a jamais vu mon défunt mari, ni terminé ses études de disciple et ces engagements entre maître et élève n'existent pas.

Poussé par Tien, le vieil homme promit de parler à son maître dès la première occasion.

Les jours passaient sans amener le retour du vieux serviteur. Tien, incapable de supporter l'incertitude de l'attente, envoya chercher et lui demanda le résultat de son entreprise.

— Hélas, hélas ! dit-il, en secouant la tête.

— Parle, ordonna Tien. Qu'a répondu ton maître ?

— Il a dit que la beauté et la sagesse de Madame surpassaient tout ce qui existe. Il a dit aussi que ses scrupules étaient tombés devant la logique de votre argumentation mais qu'il subsiste encore trois difficultés à surmonter.

— Vite, quelles sont-elles ?

— La première est que le cadavre repose dans le temple même où devra se poursuivre la cérémonie du mariage et mon maître n'ose pas. La seconde est que votre défunt mari dont la sagesse était reconnue, mérite plus digne successeur que mon indigne maître et l'amour qui vous attachait à lui est si bien connu de tout le monde que mon maître ne se hasarderait pas à exposer Madame à la risée du voisinage. Quant à la troisième, hélas, mon maître n'est qu'un pauvre écolier et n'a pas le courage de s'offrir à vous les mains vides.

— Dis à ton maître, ordonna Tien, que ces obstacles ne sont pas insurmontables. Voici ma réponse : Le corps de mon mari sera déplacé. Sa sagesse n'est qu'illusion. Sinon, pourquoi serait-il venu se cacher dans les montagnes tandis que les plus grands honneurs l'attendaient à la ville auprès du prince de Chu ? Notre affection mutuelle n'est que mensonge. Ne nous sommes-nous pas quelques jours avant sa mort querellés à cause d'une jeune veuve qu'il courtisait ? Quant à la question d'argent, dis à ton maître qu'elle est négligeable. Ce qui suffit à une personne suffit aussi pour deux. Il appartient à la famille des Wong, moi à celle des Tien. Nous sommes du même rang et nous pouvons nous allier sans honte. D'autre part, j'ai des économies qui suffiront aux dépenses nécessaires.

Va vite, vieux, et reviens aussi vite. Je te pro-

mets une récompense si tu m'apportes de bonnes nouvelles.

Le vieux serviteur revint bientôt apprendre à Tien que son maître trop heureux de trouver a voix libre la priaît de fixer sa date du mariage.

Tien choisit le jour même.

A l'heure dite, elle attendait, vêtue d'une magnifique robe de satin rouge brodée d'or, l'arrivée de son futur mari.

La cérémonie terminée et le vin bu, le couple se dirigea vers la chambre nuptiale, mais à peine entré, Wong-Sun tomba sur une chaise, pris par des douleurs qui le faisaient gémir sourdement.

Tien appelle le vieux serviteur.

Après un coup d'oeil lancé sur son maître, il se tordit les mains et gémit :

— Hélas, mon maître a une attaque de coeur. Il n'y a qu'une médecine capable de le guérir.

— Laquelle? Va vite la chercher.

— Je ne puis pas.

— Il faut que tu l'apportes. Quel est ce médicament?

— Hélas, c'est le cerveau d'un homme mort depuis peu et trempé dans du vin chaud. Aussitôt avalée, cette médecine arrête toute douleur. D'habitude je m'adressais au prince de Chu qui faisait exécuter un condamné à mort, mais hélas, loin du prince, comment me procurerai-je un cerveau frais? Mon maître mourra.

— Cesse de pleurer, s'écria Tien exaspérée. Ecoute-moi bien. Est-ce que le cerveau d'un mort ferait ton affaire?

— Oui, si celui-ci n'est pas mort depuis plus de sept fois sept jours, car alors la cervelle n'est pas encore sèche.

— Ton maître sera sauf, dit Tien, il n'y a que vingt jours que mon mari est mort. Accepterais-tu son cerveau pour sauver ton maître?

— Mais Madame n'oserait pas.

— Et pourquoi pas? Ne me suis-je pas donnée moi-même? Pourquoi, alors, refuserais-je le cerveau d'un homme mort? Alors, occupe-toi de ton maître et attends-moi.

Elle courut chercher une hache et une lanterne. Ainsi munie, elle pénétra dans la salle où se trouvait le cercueil de Chuang-Chow. Posant la lampe par terre, elle saisit la hache à deux mains, asséna plusieurs coups sur le couvercle et le fracassa. Un soupir aussi léger qu'un écho s'échappa du cercueil. Chuang-Chow en sortit.

La hache tomba des mains molles de Tien. Elle recula, incrédule.

— Viens, femme. Aide-moi à sortir d'ici.

Mais Tien ne pouvait pas bouger. Il sortit enfin et la pria de le suivre.

Malgré elle, Tien obéit. En pénétrant dans la chambre nuptiale, elle remarqua avec soulagement que tout signe compromettant avait disparu. Prenant son courage à deux mains, elle mentit :

— Je suis si heureuse de ton retour, je n'ai pensé qu'à toi depuis ta mort, et chaque jour auprès de ton cercueil je pleurais désespérément. Heureuse femme que je suis. Heureuse et comblée, mes vœux les plus ardents se sont réalisés.

— Charmant, sourit Chuang-Chow, mais expli-

que-moi, femme, comment se fait-il que si peu de temps après ma mort, tu te trouves revêtue d'une éclatante robe de mariée?

Tien répliqua :

— Mon maître, est-ce qu'un voyageur de retour d'une expédition aussi périlleuse que la tienne n'aime pas à retrouver sa maison gaie et sa femme parée? Quel genre de bienvenue t'aurais-je offert en vêtement de deuil.

— Comme tout cela est touchant, mais puis-je savoir pourquoi mon cercueil a été déménagé de sa place d'honneur jusqu'à cette autre salle?

Tien, à bout de ressources, se taisait.

Chuang-Chow demanda du vin et le but lentement en admirant le clair de lune.

Incapable de supporter plus longtemps le silence, Tien s'approcha de lui. Chuang-Chow ne lui prêtait aucune attention. Elle eut peur d'avoir perdu toute emprise sur son mari. Elle lui déclara son amour en termes d'abord touchants, puis passionnés. Chuang-Chow se tourna enfin vers elle et avec un lent sourire :

— Beau visage, vraiment beau. L'attente t'a mis du rose au coin des joues. Apporte-moi de l'encre et une plume afin que j'immortalise ta beauté.

Prenant la plume en main, il écrivit :

Une fois trompé est une fois de trop,

Je ne suis plus à toi, malgré mon amour,

Pourrais-je être trompé à nouveau.

Sans retrouver partout la souillure et toujours?

Tien lisant derrière son épaule, haletait. Chuang-Chow continuait à écrire :

Après avoir juré mon deuil

Elle se hâte

D'abattre mon cercueil

Sans attendre

Que ma tombe sèche la pâte.

A la fin, il dit :

— Si mon absence t'a privée de compagnie, je te présente deux nouvelles connaissances, et il agita la main.

Tien, à moitié évanouie, vit Wong-Sun et le vieux serviteur s'avancer vers elle. Elle cria et se cacha le visage dans les mains. Quand elle regarda de nouveau, elle ne vit plus rien, car Chuang-Chow avait repris sa forme naturelle.

Tien se pendait le soir même.

Chuang-Chow l'enterra dans son ancien cercueil, puis il mit le feu à la maison.

Il partit auprès de son maître Lao-Tzu et devint bientôt un immortel.

Rien ne subsistait plus de son ancienne demeure, si ce n'est parmi les décombres un morceau de vieille tuile sur laquelle les mots suivants étaient gravés :

«O constance, tu n'es qu'un mot».

MME. CHIANG KAI-CHEK



HIVER

*O Silence, dieu pitoyable et froid
Enveloppe-moi pénètre-moi.
Tel un étang, de glace recouvert,
Qui garde, immobile et captive, l'onde,
Engourdie ma douleur et qu'elle dorme tout l'hiver.*

*Transparent linceul qui m'isole du monde,
Cristalline retraite de mon cœur las.*

*Plus de rayons, de brise, de cloches argentines.
Pas un bruit d'ailes,
Adieu, rêves aux dessins de givre,
Aux facettes adamantines.*

*Que soit suspendu le mouvement
Qui cause la douleur et la vie.*

*De tes féeries, cher hiver,
Je ne veux que ton froid silence.*

*Ne rien entendre, ne rien sentir, ne plus être !
Baume mystique, ô Silence,
Pureté consolante de l'hiver !*

*Ah ! Qu'il dure ! Qu'il soit long !
Car j'ai peur du dégel.
Nature, ai pitié de moi le jour de ton réveil !*

*Je crains le premier cri d'oiseau qui trouera le silence.
Je te redoute, soleil qui brises les écrins de diamants,
Qui fonds la glace des fleuves, des lacs, des étangs.*

*Quand l'onde palpitera, heureuse et libre,
Hors de sa prison diamantine,
Exhumerai-je, ô fol espoir, de sa tombe opaline,
Une douleur pétrifiée dans l'éternel sommeil ?*

*L'arbre qui bourgeonne regrette-t-il la neige
Qui faisait de lui un candélabre éblouissant ?*

*Quand renaîtront les ailes, les rayons, les rêves
Et l'amour caché dans son écrin de fleurs,
Puisse de mon cœur jaillir un nouveau printemps !*

MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIÈRE

28 Mars.

◆ Mahmoud Saïd a peint un âne blanc, aux yeux fardés de «kohl». Sa nostalgie s'étale comme un lac de saphir. Même les arbres, ce jour là devaient être bleus.

◆ Certaines danses seraient une écriture codifiée exprimant la nature des sentiments d'une manière sinieuse.

◆ Stuart m'a demandé si je voulais devenir sa femme.

◆ Pourquoi ce vent dans mes cheveux? Peut-être, parcequ'il m'aime et qu'il est loin.

29 Mars.

◆ Un monde fou au Sporting, aujourd'hui. Vingt piastres au barbare pour obtenir un parasol. L'ombre coûte cher, en Egypte, cette année.

◆ Les funérailles modernes me choquent; elles font de la mort une horreur burlesque au lieu d'en faire une exaltation.

◆ Norma dit: «Je n'aime pas les choses trop belles car elles sont généralement inaccessibles».

◆ Ce brave M. est agaçant comme une sauterelle. C'est un précieux ridicule aux yeux bridés à l'envers.

2 Avril.

◆ Mes colères, mes peines et mes joies sont profondes mais brèves comme les tempêtes en Méditerranée.

◆ La lune s'est voilée pour que mes larmes ne paraissent pas.

◆ Pour avoir un yacht, à moi, devrai-je attendre qu'une araignée soit avalée par une mouche?

◆ La musique s'est éteinte et avec elle, l'embrasement exalté de mon âme.

6 Avril.

◆ Il fait déjà chaud et je me sens faible: je dois vite prendre du calcium avant que les sorcières ne transforment en poupée de chiffon.

◆ Au club, une petite fille sous un platane brode des coquelicots aux points de croix. Rien ne semble exister au monde hormis ses fleurs. Je suivrai l'exemple de cette enfant à ma prochaine désillusion.

◆ Ma tête est vide comme un ciel sans nuages: j'ai sommeil!

7 Avril.

◆ Quel luxe de pouvoir dormir au gré de sa fantaisie! J'ai horreur d'être réveillée... à moins que ce ne soit par des fleurs... de lui.

◆ En face de mon lit, un quartier pauvre de Venise: des maisons sombres, un canal misérable. Au premier plan, sur un pont délabré, une bourgeoise achète des colifichets étalés sur le plateau d'un marchand ambulant. Pourquoi me tourne-t-il le dos? A deux pas une vieille mendicante baisse la tête. Pourvu que la grosse dame lui donne une lire avant de s'en aller. Cette peinture est aussi déprimante qu'une orgue de barbarie.

10 Avril.

◆ «Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir». (Comtesse de Noailles).

◆ La lune caressait les marguerites sauvages. Sa voix murmurait des paroles incertaines. Une poudre d'or descendait des étoiles.

◆ *Les clartés qui colorent
les cristaux de ton âme
sont*

*les clartés qui déchirent
les ombres de mon coeur.*

12 Avril.

◆ Mess de la Cavalerie: les verres sont fleuris. Dehors les arbres pleurent des larmes de Flamboyants — Le Colonel a un chasse-mouche rouge.

◆ Je voudrais avoir un bar à parfums.

◆ Passer la journée sur un radeau pneumatique bercée par les vagues violines de la Méditerranée et rêver de lui longuement.

◆ Les ballons rouges et bleus de ma robe imprimée semblent vouloir s'envoler pour le taquiner!

13 Avril.

◆ Des larmes montent de mon cœur à mes cils l'elfe. Plouff aux antennes de velours les cueillera pour arroser les muguet et les violettes.

◆ Et pourquoi irai-je dans les jardins puisque les jardins sont venus à moi? On m'a fiancée au printemps et ma chambre est une fête en fleurs!

◆ J'ai trop dansé! Je rêve d'un bain parfumé à l'essence de sapin avec une coupe de raisins noirs à mes côtés.

14 Avril.

◆ Elle va mourir peut-être. Un cerne comme la buée du clair de lune agrandit son regard. Son teint de magnolia s'irrise de nacre. Sa voix ne dit plus rien. Et je sors de la chambre.

◆ «Le temps se moque des choses, mais les pyramides se moquent du temps.» Cette pensée «profonde» n'est pas de moi.

23 Avril.

◆ Je rêve d'un arbre de Noël qu'il aurait décoré pour moi avec des poèmes d'amour, des pantoufles persanes, des fétiches, des coeurs en sucre rose et des bulles cristallisées.

◆ Bruit de rames...

Les étoiles flottent sur l'eau...

L'aimé va les cueillir pour m'en faire un collier.

◆ Les papillons de ma pensée volent autour de lui.

Je bois du thé dans une tasse verte.

Et j'ai toute une branche de jasmin dans le cœur.

◆ Suzy a des yeux de chinoise, une bouche en corail et un grain de beauté sur la pommette. Elle adore Renoir et les abat-jours florentins.

◆ Un discours morne et logique comme la Tour Eiffel.

◆ Je dois recopier ma lettre sur laquelle j'ai renversé par mégarde une fiole de parfum. Il est capable de croire que c'est la trace de mes larmes.

27 *Avril.*

◆ Elle m'écrit : Aujourd'hui il y a une fête au village mais mon aïeul est fâché car la jument a écrasé un de ses chers poussins !

◆ Le cri barbare et désespéré de la sirène.

◆ Il est si snob que je lui souhaite d'avaler son épingle à cravate.

◆ Je suis paresseuse comme une pierre ponce.

◆ Le bruit de mes talons sur le pavé ressemble à du sucre que l'on casse.

29 *Avril.*

◆ J'ai bu de l'aube en pensant à lui. Et la gondole de mon cœur nous emporta vers les rives de sables turquoises au pays des petites lanternes en écorce de mandarine.

◆ L'ardeur des rossiers...

La langueur du crépuscule...

Et sa voix pour m'y blottir.

Est-il sur terre une Sultane plus heureuse ?

2 *Mai.*

◆ Et quand même tu me chasserais de toi je serai là, riante, triomphante dans les grottes les plus lointaines de ton âme.

◆ La lumière aveuglante du jour m'exaspère. Et l'ombre douce de ton amour ne s'allonge plus vers moi.

5 *Mai.*

◆ Teintes à la mode :

Bleu-poussière ; Noir-scarabée ; Blanc-porcelaine ; Vert-veronèze ; Gris-ciel ; Jaune-paille ; Mauve-tropical ; Rose-ange ; Rouge-phénicien.

◆ Misérable comme le salon d'une riche cartomancienne.

◆ Elle est voutée comme si elle poussait une invisible voiture d'enfant.

◆ Sa voix bruyante rappelle l'acidité métallique du tramway au tournant de la rue Fouad.

10 *Mai.*

◆ Son regard s'attardait sur mes joues parfumées... J'ai eu peur car ses yeux avaient pris une expression d'abeilles !

◆ Entre toi et moi cet espace me fait mal.

◆ Mais étouffe en toi ce regard ou je fuirais apeurée comme une gazelle rétive.

16 *Mai.*

◆ Bavarde comme une prairie au soleil.

◆ Des sourcils inquiets.

◆ Les petites filles coquettes qui grimpent aux arbres portent des pantalons bouffants assortis à leurs robes.

◆ Mamy est plus douce qu'une mangue glacée après la sieste.

◆ Je suis terriblement fatiguée mais il faut encore se lever, se baigner, se coiffer, s'habiller, se maquiller, se parfumer ! Si au moins on m'offrait

ensuite le château de Versailles avec sa galerie de glaces !

◆ Je crois que Stuart m'aime et cette pensée m'anime joyeusement comme si de beaux papillons se posaient sur mes ongles, les prenant pour des pétales de roses !

◆ Une poétesse d'Extrême-Orient disait : « J'ai besoin de mourir car je suis triste de bonheur ».

22 *Mai.*

◆ La couturière a raté ma robe. Maman m'a grondée de m'être attardée au téléphone. Il y a des parasites dans la radio. Aujourd'hui je m'attends aux pires catastrophes !

◆ Pourquoi les bons magazines Anglais sentent-ils toujours le goudron ?

◆ Que ne fabrique-t-on de la pâte dentifrice au goût de confiture ?

◆ Si ces hommes odieux avaient au moins la délicatesse de ne vous déshabiller du regard qu'en été ! On devrait les condamner, aux travaux forcés, en Sibérie !

29 *Mai.*

◆ Un nez en forme de brioche.

◆ J'ai du succès auprès des enfants parce que je sais comme eux me rouler dans l'herbe et souffler de merveilleuses bulles de savon.

◆ Pour moi la femme-fleur est celle qui porte une crinoline.

◆ Je n'ai jamais compris la mentalité de ces camarades qui vous rendent visite à toute heure du jour sans se faire annoncer. Je déteste être dérangée quand j'écoute de la musique, quand je dessine une robe de bal en pensant à l'Impératrice Eugénie et aussi quand je bois du thé de chine tandis que des roses pêches s'épanouissent sur mon bureau.

◆ Dieu a peint l'Europe, mais Il a ciselé l'Italie.

28 *Mai.*

◆ Il dit : « Le soleil couchant verse sur ton visage l'or des mosaïques ».

◆ « L'amour chemine souvent auprès de nous, attentif à ne pas sortir de l'ombre où nous le prenons pour de l'amitié ».

30 *Mai.*

◆ *Tumulte d'ailes.*

Un flamant se pavane alentour.

Il neige des plumes roses en mon cœur.

◆ *Un nuage s'éloigne dans le ciel.*

*Ma solitude est trop légère
pour faire tomber la rosée des glycines.*

◆ *Lune irisée...*

Larmes soudaines !

Je me cache pour pleurer.

◆ *Des fleurs dansent sur l'eau*

*Et les reflets de ma pensée
se posent à nouveau sur lui.*

COLETTE NEVIGNE



STÉNOGRAPHIE ARABE

*Des cheveux où flotte l'âme bleu d'une prière,
qui grelottent comme l'ombre des papillons sur l'eau.
Et le ciel était celui des fresques d'autrefois.*

*Au fond de ses yeux
ma petite image
n'ose plus bouger.*

*Mon Dieu conservez à jamais cette minute,
gardez la voix rose de cette bouche qui ment.
Je vous la demanderai lorsque je serai triste.*

*Sa voix avait
le fraîcheur de l'ombre,
Pour mieux l'écouter
les fleurs se penchaient.*

*L'incarnat de ses lèvres a fait palir les fleurs.
Je n'ai pas besoin de lampe pour diner...
O laissez-moi tremper mes doigts dans ses cheveux.*

*L'ombre des objets se gonfle de ténèbre.
C'est l'heure où les moustiques sont seuls à voyager.
Je respire un air frais où s'étiole une rose.*

*J'ai enfin trouvé sur la nouvelle lune
son regard anxieux
qui cherchait le mien..
Mais seuls les anges ont pu pénétrer
les regards synchrones
de nos yeux assoiffés*

*Ce nuage qui court comme un cheval vers l'est
s'attardera tantôt sur sa calme demeure
et son ombre lui dira l'éclat de mon amour.*

*L'ombre de mon nuage la couvre comme un manteau.
La brise agacée a murmuré quelque chose.
Mais le chant du silence m'empêche de l'entendre.*

LA FIN DU FLIRT

— C'est un bruit qui court, insidieux et tenace, une nouvelle rare et réconfortante: le flirt est en train de disparaître de nos moeurs.

— On ne voit plus dans les salons, parmi les garden-parties, sur les courts de tennis, ces petits groupes animés et solitaires où deux comparses de sexes toujours différents, se livraient à de graves discussions d'un mystère parfois trop clairvoyant.

— On ne flirte plus. Les temps actuels ont établi entre jeunes gens et jeunes filles la plus loyale camaraderie, la plus noble franchise. Dès lors, pourquoi se livrer à ce petit jeu si cruel et décevant? «M'aimez-vous ainsi?» «Est-ce que je vous plais?» Et toute cette rhétorique compliquée, trompeuse, ces amorçages puérils et dangereux, cette façon de jouer avec son coeur, mais de jouer «pour du beurre» comme disent les petites filles, et comme souligne le Roman des quatre.

— Tactique fâcheuse et révélant de si graves dangers! Flirter, c'est jouer avec le feu, à l'imitation du célèbre Muscius Scaevola, vous savez bien, ce héros antique qui s'amusait à se griller les phalanges pour prouver son patriotisme stoïque? Mais à ce sport incendiaire, si les paumes énergiques se brunissent, les imaginations et les coeurs laissent beaucoup de leur fraîcheur, de leur confiance et se dessèchent.

— «Flirter», le mot et la chose ont rayonné sur toute une génération de penseurs de mondains et d'artistes. C'est autour des années 1880-1900 que cette petite épidémie semble avoir sévi avec le plus de virulence. C'était le dernier style, le meilleur ton. On disait d'une jeune fille charmante et spirituelle «elle est très flirt», sans préciser, d'ailleurs, ce que pouvait entraîner cette tendance et ces penchants mystérieux.

— Le danger de ces délassements pervers, d'une sentimentalité fausse, le livre célèbre de Marce. Prévost l'a prouvé. Et c'est le flirt qui, évidemment, nous amena les Demi-Vierges.

— Réjouissons-nous de l'avènement de ces moeurs plus saines, plus libres, plus aérées.

— Le flirt, c'est l'amour avec un faux nez. Nous ne voulons plus de ce carnaval des passions, de ces masques troubles. Et puis, voyez-vous le fils de Vénus, le charmant Cupidon affublé de ce travestissement? Placez sur ses yeux un bandeau, si cela vous plaît, mais respectez sa grâce conquérante, sa jeunesse persuasive.

— Le flirt, écrit Paul Bourget, c'est l'aquarelle de l'amour. L'image est un peu ténébreuse, mais d'un charme évident. Sachez broser avec vos passions quelques oeuvres magistrales et pures aux accents vigoureux. Une belle passion, cela n'évoque pas ces travaux agréables de demoiselles, ces petites peintures à la gouache dont les bonnes intentions sont délayées dans tant d'eau limpide sur papier gros grain.

— Que votre amour soit puissant et fort comme une toile de Rubens; gai, incisif et déconcertant

comme une esquisse de Picabia, soit, mais plus d'aquarelle... que d'eau, que d'eau!

— La cause de cette évolution? C'est tout d'abord la généralisation de l'esprit sportif parmi les jeunes filles, leur instruction plus achevée. Le nombre de bacheliers ne s'accroît-il pas d'année en année? Que sais-je encore? Les cheveux trop courts, la mode des cigarettes, l'automobile, l'influence aussi de l'autre guerre, qui a dessillé les consciences et libéré les scrupules.

— La jeune fille moderne est incontestablement plus cultivée, d'un esprit plus clair, plus net, plus consciente de ses devoirs, mais plus soucieuse de ses chances de bonheur, résolue à conduire sa vie... Une saine camaraderie lui montre l'homme tel qu'il est et non pas tel qu'il devait être, suivant le classique parallèle de Corneille et de Racine. Ils ne sont pas, hélas! des héros, mais comme l'a dit encore Bourget: «Les coeurs ont tant de peine à être ce qu'ils sont».

— Tant mieux si les beaux yeux des jeunes filles se libèrent des mensonges d'une rhétorique flatteuse et si leur esprit juste, net, bien équilibré, sait donner à toute chose son prix et sa place.

— Et puis la suppression du flirt offrira encore l'avantage énorme d'éclaircir les voies et de supprimer de la lice tous ces «aimeurs» attardés, ces séducteurs de profession patentés et peu tentants, ces célibataires de foi douteuse, ces vieux beaux un peu cyniques réchauffant leur décrépitude au vain reflet d'un faux caprice, car il est un âge pour aimer comme chante P. J. Toulet:

*Temps est de fuir l'amour, Géronte
Et son arc irrité
L'amour au déclin de l'été
Ni la mer ne s'affronte.*

Maurienne

POÈME

*Le ciel est gris, la terre fraîche,
Et de nouveau mouillé.
Le gros linge qui sèche
Lamentable et souillé...
Grand mouchoirs à carreaux
Près des grandes serviettes
Jupons de satinette
Avec les bleus sarreaux...*

*Attendez à demain
Pauvre linge qui sèche
Un rayon plus serein
Dans un ciel moins revêche...*

ROGER BARBE

PAGES CHOISIES

Tewfik El Hakim

APPRÉHENSION

Rien n'est plus dangereux ni plus fort, sur cette terre, qu'un homme vivant pour une idée.

Un homme tel, qui concentrerait sa vie entièrement dans une idée, comme des rayons de soleil dans une lentille, peut, à l'instar de cet astre, causer un grand incendie ou produire une lumière éclatante. Ainsi furent toujours les grands de l'Histoire et les novateurs qui bouleversèrent le monde ou le remplirent de clarté. Rayons concentrés dans une idée, leur vie n'eut pas pour but l'amour ou les biens terrestres mais un idéal auquel ils se consacrèrent.

Pour ma part, je me dis que je suis, moi aussi, une créature qui ne vivra pas pour l'amour ou les biens matériels. Mais je ne sais si cette pensée qui m'est venue par hasard est justifiée parce que je sens en moi, ou si simplement je me console. Le fait est que je me demande toujours pourquoi je donne à l'Idée, à mon insu, une valeur supérieure à mon existence.

Ah, s'il m'était donné de vivre ma vie comme je le voudrais. Ah, s'il m'était permis de goûter aux joies de l'existence comme les bienheureux d'ici-bas. Mais Dieu m'a fait don d'un genre de bonheur inconnu de la plupart des gens, et ayant cessé de sourire ou de jouir, j'ai repoussé ma table bien garnie, délaissé ma voiture brillante et mon vaste logis.

Car mes pensées les plus chères naissent pendant une promenade à pied. Mon repas le plus délicieux est celui qui se compose d'un seul met et mon toit préféré est une chambre dans laquelle je puis mettre tout ce qui me lie à la vie quotidienne, depuis mes livres jusqu'à mes vêtements et mon lit.

Un jour, cependant, je me suis écrié : « Seigneur, faites durer ces dons que vous m'octroyer et privez-moi de tous ces biens qui ne me comblent pas. Remplissez mon âme de votre Lumière, car c'est seulement par cet Amour que s'épanouit ma vertu humaine, comme la plante grandit sous la chaleur du soleil bienfaisant ! » Ayant été exaucé, je me suis consacré à l'Idée et j'ai abandonné le reste, mais...

Mais je me demande si le temps range parmi les grands tous ceux qui sacrifient leur vie pour l'Idée. Je ne crois pas, et là est le malheur. Car je sais qu'il y a des hommes qui consentent ce sacrifice sans pouvoir vêtir l'Idée d'une lumière éclatante. Ceux-là sont malheureux dans ce monde-ci comme dans l'autre, et j'appréhende fort d'avoir ce destin-là.

LIMITES DE L'HOMME

J'ai quitté hier ma « tour d'ivoire » pour visiter la « tour tournante ». c'est-à-dire l'observatoire de Hélouan, sur l'invitation de son directeur.

Dès que le télescope fut apprêté et braqué vers la lune, j'y fixai un oeil avide de connaître le secret de cet astre magnifique qui si souvent inspire les poètes

de la terre et auquel les amants doivent leur bonheur.

Je regardai donc cet oeil brillant qui berce la moitié de nos jours, veille sur nos joies et calme nos chagrins. Mais ayant vu, je me reculai avec douleur et regret.

Rien ne sert de décrire ce que je vis. Mais je veux m'agenouiller et bénir le Seigneur qui nous a dotés d'une vue limitée. Car toute la beauté splendide qui nous entoure est l'oeuvre de nos faibles yeux d'humains. Malheur à nous donc si ceux-ci venaient à voir plus qu'il ne leur est permis de voir.

Pensez donc que de la lune naît la Beauté sur cette terre. Pensez que le soleil y sème la vie, qu'il nous domine d'un point-limite, que s'il se rapprochait de nous il nous brûlerait vifs et que s'il s'éloignait il nous ferait mourir de froid. Bénie donc la sage main qui l'a placé exactement à la limite qui nous donne chaleur, richesses et paix.

Ah ! que le monde est parfait ! Seigneur, je retourne à ma tour d'ivoire, ma foi en vous plus forte, plus près de vous comprendre et de comprendre votre volonté exprimée dans la loi de l'homme et plus confiant dans vos desseins cachés dans le secret de nos sens si faibles.

Car ce que nous prenons généralement pour de la faiblesse et de l'incapacité dans notre entendement des choses d'ici-bas n'est rien autre, en vérité, que la barrière qui préserve notre bonheur humain. Si nous sortons de cette barrière nous devenons des créatures tout à fait différentes et n'ayant aucun lien avec la terre, la beauté du monde et nos sensations ; des êtres inhumains dont la vue, dépassant celles des hommes, regarde au delà, et qui, malgré cela, ne peuvent être ni plus heureux ni plus grands.

Seigneur, quoique limitée, vous nous avez faits créatures parfaites, et, malgré notre ignorance, vous nous avez réservé le sort le meilleur.

COMBAT

La lutte intérieure qui me déchire depuis ma naissance, sans trêve ni repos, a fait de moi un homme de combat à mon insu.

Privé de quiétude aussi bien que de vie calme et sédentaire, il semble que j'enfourche toujours un démon, comme à la poursuite d'un gibier imaginaire, sans que les bornes de la terre n'arrêtent ma course. Qu'est-ce que je veux ? Quel sort m'attend ? Je ne sais.

Par cet écartèlement constant, le destin semble avoir toujours voulu m'éprouver et m'habituer à recevoir les coups, la vraie force de l'âme consistant dans la faculté de digérer la douleur, tout comme un estomac solide digère un peu de poison en même temps que la nourriture.

L'homme fort n'est donc pas celui qui vit loin du champ de bataille, mais ce blessé qui offre son

corps aux coups les plus rudes sans jamais fléchir. Ainsi étaient les prophètes et les génies. Et quand je pense que la tête de Mohamed fut couverte de poussière par ses ennemis et que Jésus fut couronné d'épines, je crois plus fermement que jamais que la grandeur est dans la lutte et que la lutte la plus noble est celle qui engage l'âme toute entière, malgré les revers et les blessures.

Pour ma part, que de fois n'ai-je pas été blessé

par ces flèches empoisonnées que sont les plumes ennemies. Mais, chaque fois, je me disais : « Je suis donc vivant. Est vivant l'écrivain qu'on déchire comme de la chair vive, car les charognes personne ne songe à les triturer, et, puisque je suis vivant, rien ne pourra jamais m'empêcher d'enfourcher mon coursier de combat ! »

TEWEIK EL HAKIM

(Traduction de l'Arabe par : A. Kbedry)



LA POÉSIE PURE

(JUSQU' AUX ETOILES)

(Fragments)

COLONNE

*Sur la terre blonde ton corps mince
Comme une tige svelte et droite
tenait haut comme un héliotrope
ta tête ruisselante de lumière,
contre la merveille de l'azur.
Le bonheur indicible
et le désir sans bornes
s'échappaient tel un pollen d'or
de ta fleur chimérique.
Ta jeunesse au haut feuillage ne jetait point d'ombre
et entre le ciel et la terre
comme un vertical rayon de soleil
que les vents ne peuvent ployer
tu invitais, par la grâce divine
pour un essor pour tout ce qu'il y a de plus haut*

VISAGE DU DÉSESPOIR

*Comme un hiver tardif qui ouvre
les fontaines glaciales du nord
sur les arbres impatients du printemps
ce nouveau Non, — ce Non sans soleil
ô errante sans racines, a fané mon âme.
Et comme la boue destinée à devenir
une amphore dans les doigts agiles de l'artiste, et au
dernier moment redevint de la boue, par un faux
mouvement de la main qui simulait le Destin
ainsi le corps qui se dressait comme un laurier robuste
s'effondra tout d'un coup sur sa racine...
Tu avais déjà trouvé le temps de fleurir
arbuste vert et frais, plein de gazouillements,
et des vents légers passaient sur toi,
en effeuillant chansons et parfums
Mais maintenant que ton destin s'est retourné
ô racine du feu, ô flûte brûlée
je veux faire jaillir de toi le gémissement
du laurier qui flambe et éparpille
ses feuilles embrasées au vent.*

HEURES D'AMOUR

*J'ai connu avec toi les heures paisibles
qui sont douces comme des nuages qui baignent
d'une pluie sans bruit la prairie printanière;
j'ai connu avec toi les heures des luttes
qui rendent noir et pourpre le firmament.
Nous nous sommes aimés avec calme, et les heures
passèrent entre nous d'un pied léger
comme passent les ombres dans la pénombre
entre des miroirs vis à vis placés
dans le crépuscule et qui se regardent.
Nous nous sommes aimés dans les ténèbres des nuits
que la jeunesse a préparées pour l'amour,
et les heures brillèrent — les heures aux yeux noirs
aux jours ardentes empourprées.
Aujourd'hui que je t'ai perdue sans retour,
je sens mon âme pareille à de la neige
qui fond dans un jour sans soleil
— jour muet, plein d'amertume, sans gouvernail.
Et parfois, je la sens avec la volonté
de la douleur qui ne retient pas sa voix,
se lamentant la tête couverte de cendre,
pareille à Priam qui pleurait son fils.*

LE DRAPEAU

*Souvenir de la femme bien-aimée,
drapeau de ma solitude muette,
et que teignent les couleurs de mon cœur!
Le matin tu étais teintée de blanc
par la reminiscence de mon bon rêve,
et comme un feu rouge tu as flotté
à midi quand flambât en moi
la nostalgie terrible grandissante.
Et vers le soir quand l'amertume me couvrit
de ses ailes après la fatigue du jour
tu bruissais noir sur ton poteau de feu
teintée par le désespoir.*

PANDELIS PREVELAKIS

Traduit du néo-grec par Mlle. El. Psarà.

LA VIE ET L'ŒUVRE DE MAX JACOB

Max Jacob est mort le 7 mars 1944. C'est le 24 février, au matin, que la Gestapo l'a arrêté à Saint-Benoît-sur-Loire. Il habitait chez la veuve d'un médecin. Sans lui laisser le temps de prendre un seul vêtement chaud, on l'a emmené. Vêtu d'un vieux complet noir, élimé, on l'a conduit de Saint-Benoît jusqu'à Drancy, dans la Seine. Étape longue, dure, surtout en plein hiver. A Drancy se trouve un camp de concentration. Max Jacob y est mort deux semaines plus tard, probablement d'une congestion pulmonaire. On l'a laissé agoniser, sans soins, pendant huit jours, dans l'infirmerie de ce camp. Après quoi on l'a jeté dans la fosse commune.

C'est une semaine plus tard seulement que Béalu, Cocteau, Salmon ont appris la mort de leur ami. Ils ont pu obtenir de l'exhumer et de mettre son corps dans une bière.

Max Jacob était un vieillard de 68 ans, doux, inoffensif. A Saint-Benoît il menait une vie de travail et de piété. Levé à l'aube, il assistait à la première messe dans l'abbatiale. Ensuite, il s'appliquait à la méditation. Sa matinée était consacrée au travail: vers, prose, peinture. Car, étant pauvre, il vivait de sa peinture. Le soir, il faisait un chemin de croix. Il inscrivait quotidiennement ses pensées religieuses: recueil de proses souvent admirables. Depuis quatre ans il n'avait pas quitté l'ombre de la basilique. On l'a arraché de sa retraite et on l'a fait mourir loin de l'église, longtemps tutélaire, près de laquelle il souhaitait achever sa vie.

Il est rare que la vie d'un poète n'ajoute pas quelques pages à son oeuvre. De Max Jacob on pourrait dire que son oeuvre ajoute quelques pages à sa vie: c'est une constatation assez imposante lorsqu'il s'agit d'un poète pour permettre d'insister sur sa personnalité.

La vie de Max Jacob est devenue une légende que lui-même dore ou ternit au caprice conscient ou inconscient de sa mémoire. Mais de toute façon, cette vie n'est pas un ruban, continu ou discontinu, ni une ficelle qui s'étrangle elle-même pour faire un noeud lisse qui n'écorche pas la main quand on la déroule. C'est une vie coupée au couteau en trois blocs pleins et durs, dilatés à éclater: avant la conversion, pendant la conversion, après la conversion.

Avant sa conversion au catholicisme, Max Jacob vécut cette bohème éblouissante qui le fait paraître comme un premier rôle dans les souvenirs de Francis Carco. Parti de Quimper où il est né et où il avait passé son enfance, il vient à Paris pour vivre de leçons de piano, puis de critiques d'art. D'employé dans une maison de commerce il devient apprenti menuisier, puis clerc d'avoué; il écrit des contes pour enfants — et demeure toujours aussi misérable.

En 1905, avec Pablo Picasso et André Salmon, il fait la connaissance de Guillaume Apollinaire; il écrit, il va dans le monde et jouit d'une situation matérielle supportable. Un court poème symbolise cette époque où il va de métier en métier pour vivre et attendre:

*M'as-tu connu marchand d journaux
A Barbès ou sous le métro?
Pour insister vers l'Institut,*

*Il me faudrait de la vertu.
Mes romans n'ont ni rang, ni ronds.
Et je n'ai pas de caractère,
M'as-tu connu marchand de marrons
Au coin de la rue Coquilière?
Tablier rendu l'autre est vert!...*

En 1909 il a une apparition qu'il raconte lui-même:

Je suis revenu de la Bibliothèque Nationale; j'ai déposé ma serviette; j'ai cherché mes pantoufles et quand j'ai relevé la tête, il y avait quelqu'un sur le mur! Il y avait quelqu'un sur la tapisserie rouge. Ma chair est tombée par terre! J'ai été déshabillé par la foudre! Oh! impérissable seconde! Oh! vérité! vérité, larmes de la vérité! joie de la vérité! inoubliable vérité! Le Corps Céleste est sur le mur de la pauvre chambre! Pourquoi, Seigneur? Oh! pardonnez-moi! Il est dans un paysage, un paysage que j'ai dessiné jadis, mais Lui! quelle beauté! élégance et douceur! Ses épaules, sa démarche! Il a une robe de soie jaune et des parements bleus. Il se retourne et je vois cette face paisible et rayonnante.

Max Jacob accepte totalement cette vérité révélée et demande son baptême qu'il devra attendre six ans pendant lesquels il pleure, prie et étudie les Saintes Écritures.

*Las maintenant: «confiteor!»
adieu poèmes je m'ébranche
Au cloître, au fond du corridor
j'aperçois la Divine Marie
Plus arbre que fleur et l'infini trésor
Plus que trésor, la Vierge est ma patrie
mon bourg natal et le but de ma mort.*

En 1921 il se retire à Saint-Benoît-sur-Loire pour y vivre comme il sait vivre, d'une vie unique, il prie et médite, il écrit, dessine et peint, s'entretient avec la mercière et le garagiste, donnant à chacun des avis de sourcier qui trouve la parole irremplaçable. Oraison et méditation! Il est toujours capable d'éblouir, il sait aimer et sait qu'on l'aime; il est toujours disponible comme s'il en était au commencement.

Une vie pareille, lorsqu'on n'est pas celui qui l'a vécue (et encore!) nous laisse perplexes. L'oeuvre ne peut à première vue nous laisser autrement. Au lieu de pénétrer dans cette oeuvre volontairement, laissons-nous inviter par le poète à la mystification bien trouble qu'il nous propose au début de son recueil, *Le Laboratoire Central*:

*«Il se peut qu'un rêve étrange
Vous ait occupée ce soir
Vous avez cru voir un ange
Et c'était votre miroir.»*

Il est évident qu'avec de tels projets on peut gagner beaucoup mais perdre le ciel. Alors? Alors dans son *Art Poétique*, Max Jacob dit autre chose qui ne contredit pas le précédent poème: «L'art est un mensonge, mais un bon artiste n'est pas menteur». Nous voilà, ainsi, mystifiés à fond, heureux sans doute de l'être si bien, mais il n'est pas possible cependant que Max Jacob s'en contente. Mystifier quelqu'un et bien le faire, c'est déjà charmant. Etre le mystifié

soi-même et le mystificateur, c'est un miracle de trinité moins un. Mais que cela ne devienne qu'un motif pour dire autre chose, c'est un moyen fort louable puisqu'il nous comble avant la fin.

Oui, la fantaisie de Max Jacob fait partie de son art, mais elle ne permet pas de croire à un optimisme dont on le loue trop souvent. Par exemple, Joseph-Delteil a écrit : « ... quand on arrive de Musset et de Baudelaire et de Maldoror, terribles poètes, Max est oasis. Max l'optimiste. Max le divin donne envie de vivre... »

Je ne vois pas Max Jacob si optimiste ou peut-être, si... comme le Monsieur qui figure à la quatrième page des journaux, la réclame souriante de la poudre de Kork, tandis qu'à coups de marteau on lui enfonce un coin dans le crâne. C'est que les pirouettes du poète font oublier d'où elles le font partir et où elles le font retomber, que ce soit du cirque aux vanités au bain de l'enfer.

*« Je craque de discordes militaires avec moi-même
Mes années sont des guerres de nation
Le bruit de mes années ce sont des bruits d'avions.
Noir et noirs souvenirs qui parcourez mes grottes
Mes années ont gardé l'empreinte de vos bottes.
Je trempe mon roseau dans le sang de mon cœur. »*

Quand on écrit cela, on est sans en avoir l'air beaucoup moins drôle qu'en demandant un saule posthume au cimetière.

Que Max Jacob est un grand lyrique, on comprendra que je puisse l'affirmer en citant le poème suivant :

COULEUR DE L'AUBE

*Eveillez-vous ! Sortez des brouillards de l'aurore
Corbeaux, qui secouez les draps noirs du sommeil
De la ténèbre vaine atteignez les bosphores
retardés par le rêve alourdi des tunnels.
Votre appel coléreux est le cri de la terre.
Elle espérait le jour vous dites : « Aujourd'hui ! »
Les nuages d'argent reconnaissent les pierres :
C'est la Pâque éternelle du jour avec la nuit.
Sur le côteau crayeux s'ouvrit une paupière :
Les restes d'un déluge, ô corbeau de Noé ?
La fenêtre de l'Homme et son regard noyé !
Et les bœufs condamnés à supporter naguère
les temples des dieux morts, l'étable du Vivant
s'approchèrent de l'ombre et de l'onde plus claire
et burent l'eau courante en lui montrant les dents.
Puis la terre eut un cri comme on arrache un ongle :
de l'ombre s'appèraient des triangles d'oiseaux :
la terre réparait ses diurnes hécatombes :
la naissance et la mort sortirent des roseaux.
Immuable et muet comme un bastion de guerre
Je suis percé des jours au cadran des saisons.
Tous les matins pour moi sont des aubes d'hiver
et la mort s'est déjà courbée sur ma maison.*

Mais ne faisons pas de Max Jacob un poète trop terrible. Il est à l'origine d'une fantaisie enchantée d'anges, cassée de musiques qui se battent, décorée de « modern-style » : on sait que cette fantaisie a servi, encore, assez tard, pour qu'on ne se souvienne plus que Max Jacob l'avait inventée.

*« Les trois dames qui jouent du bugle
Tard dans leur salle de bain
Ont pour maître un certain musfle
Qui n'est là que le matin. »*

Lyrique ou fantasque, Max Jacob créateur s'est gardé des excès que ses successeurs se sont permis. Max Jacob est de ceux qui ont des bijoux et portent le brillant côté paume.

Il existe dans l'oeuvre poétique de ce poète une partie tellement séparée de celle dont nous venons de parler qu'il a signée du nom de Morwen le Gaélique. C'est une poésie qui dépasse le folklore en lui empruntant sa forme et touche à une fraîcheur qui ne peut passer. Plus d'ombres grotesques ni d'enseignes qui s'effacent ; le dessin est sur la peau fait d'écorchures salées et les rondes réelles se chantent dans la rue. Voici un des nombreux Noëls de Morwen :

*« Sur un peu de paille sale
est une des personnes de la Trinité du ciel.
Trois rois dans une compagnie
de cultivateurs et bêtes de boucherie.
Bons yeux à vous bergers
car la lumière fait mal
Bonnes oreilles pour entendre
ce qui viendrait du Paradis.
Bons pieds à vous les mages,
d'ici à Bethléem.
La cour du ciel attendait le moment
où le petit Dieu sortirait de la Vierge.
Les porteurs d'instruments
avaient préparé leurs morceaux
et les chanteurs étaient réunis ;
les paniers pour jeter les fleurs étaient remplis
et notre Père avait les yeux bas vers la terre.
Le premier son de minuit
a été un coup de feu d'artifice ;
les anges ont parlé aux vachers
une étoile est tombée devant les rois.
S'il ne faisait pas nuit
on verrait le printemps
car la neige, la neige
a fondu par miracle.
A part la lune et les étoiles
tout le monde est endormi
à part la cour du ciel
qui mange un réveillon ;
à part les rois et les bergers
les malades et les accouchées
et vous, mes pauvres gens, errants
depuis le commencement du monde.
Une personne de la Trinité,
est ici sur un peu de paille. »*

Bretagne de patience où la notion du temps s'écarte, s'ouvre et s'arrête.

On ne dérange rien de la crèche paisible, mais quelque chose grandit, bouscule et la paille se brouille. Un trépassé se plaint :

*« Vous autres qui êtes vivants
avec nos fils, père et mère
Vous n'entendez pas crier les trépassés
Entre Vannes et Redon
mon âme est dans l'eau des marais
mon drap mortuaire est pourri*

depuis que je suis enterré.
 Est-ce que vous pensez à un mort, vous autres?
 Avant peu vous gémirez
 Ah! qu'il est triste de se plaindre
 Plus de bonne lumière
 Plus de lit de feignant, plus de sommeil.
 Gare à vous
 gare à votre corps si doux.
 Moi je ne pensais pas davantage
 à ceux qui ont quitté la terre
 Et vous, mon Dieu, où êtes-vous,
 vous qui me laissez dans la nuit et dans l'eau?»

L'oeuvre antérieure de Max Jacob prouve que cette poésie n'est pas d'inspiration directe mais le résultat de témoignages et de fictions où l'observation tient une grande place comme dans son oeuvre en prose.

En effet, dans le roman psychologique, Max Jacob tient une des premières places de la littérature. En le lisant, certains ont pensé à Balzac — non — chez Balzac, c'est surtout le milieu qui est le signe psychologique, tandis que chez Max Jacob la voix et l'expression (syntaxe et choix des mots dans les conversations et dans les lettres) deviennent des signes psychologiques presque exclusifs. Et c'est pour cette raison que l'on a tenté des rapprochements plus fondés entre l'oeuvre de Max Jacob et celle de Marcel Proust. Tout d'abord, indiquons une différence essentielle: Max Jacob est l'homme qui boit le coup avec le chauffeur tandis que Marcel Proust est celui qui lui donne le pourboire formidable. D'autre part,

chez le second l'observation est faite pour servir le roman tandis que chez le premier l'observation est tout le roman: il en résulte que l'on peut discuter Proust tandis qu'on accepte *Le Cabinet Noir*, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas.

Pourtant Max Jacob s'est servi lui aussi de la précision de son observation dans un autre but. Avec des détails parfaitement choisis, exprimés avec des mots dont chacun sort du laboratoire, il a fait naître des mondes qui dormaient dans le hasard. Ils sortent des cartes comme des réussites rigoureuses et ce qui s'y passe est vrai comme un produit chimique: cela fume, éclaire, éclate, voisine, réagit, etc., et toujours le jeu recommence sans qu'on ne vole personne.

Les poèmes en prose du *Cornet à Dés* ont eu comme toute l'oeuvre poétique de Max Jacob une fortune considérable; je veux parler de ceux qui l'ont imité. Froidement, il n'y aurait qu'un regret à exprimer: l'oeuvre du précurseur n'a pas été surpassée et l'influence ne se vérifie pas par l'imitation.

Ceci grandit encore l'importance toujours neuve de Max Jacob qui vient récemment de publier quelques *Ballades* qui prouvent qu'il n'a pas fini de créer et d'étonner. Mais cette importance est souterraine. Dans la géologie contemporaine il fallait une exploration pour que l'on s'aperçoive qu'il y a le «*gouffre Max Jacob*»: avec ses visions, ses mirages, ses étranglements; avec ses théâtres à coulisses transparentes, avec son eau claire et partout surtout, ce relief toujours jeune.

MICHEL LEVANTI

SOLITUDE DE LA FRANCE

Il n'est pas étonnant de voir en cette curieuse époque que nous vivons, ou tout s'entrechoque avant de prendre forme, certaines phrases s'épanouir superbement, un peu parce que certains savent qu'elles pourraient faire mal. «Solitude de la France», le mot a fait fortune presque. Et cependant il n'en est rien et nous avons dit presque car il ne nous souvient pas encore d'avoir cessé de lire Molière et Rousseau. Par un fait hautement significatif si un sourire condescendant se dessine sur des lèvres, ce sont certes des Français qui sourient mais beaucoup d'autres car l'épanouissement de la France a ceci de distinctif: Il est universel. Pour une fois l'action n'est plus le corollaire nécessaire à la pensée. Elle devient inutile même: les montagnes ne s'écroulent pas.

Comme le disait Gide la grandeur d'un individu se mesure à ce qu'il adore et nous avons choisi la France. Et peut-être parce que nous avons senti notre choix libre sur les bancs de lycée nous l'avons aimée plus fort encore.

Mais qu'est ce que la France? C'est une bohème attachante de Murger, un ciel bleu et tiède de Dau-

det, une caricature géniale Dubout, le Canard Enchaîné, Jouvet, Aragon, un Paris où l'on aime la vie plus que toute chose. Picasso, kaleidoscope merveilleux du génie français ou les cercles deviennent Raimu et les triangles des tour Effels, bariolages un peu fous d'une exposition d'Indépendants tous venant affirmer dans leur diversité le rayonnement d'un peuple qui aime la vie. C'est bien l'exaltation intérieure d'un Cide, le dynamisme d'un Malraux, et cependant en voulant définir la France nous sentons que ce n'est pas tout. Du fond de Paris, ce Paris que l'on aime même sans le connaître, Gustave Cohen s'en est tout ému «sûr du triomphe final de la raison humaine dont la charte s'appelle le Discours de la Méthode».

Que certains prennent l'héroïque décision de ne plus lire en français. Soit. Ce n'est certes pas ce qui fera la solitude de la France.

Joannis Pappadiamantopoulos au nom infini et que vous connaissez sous le nom de Jean Moreas, Rodenbach, Stuart Merrill, Heredia tous ont écrit en français parce qu'ils ont senti que la langue de Molière se prettait admirablement à l'expression de tou-

tes les émotions humaines, parcequ'elle était belle et claire, toute de musique et de lumière.

L'homme à la recherche du bonheur dans des formules nouvelles viendra encore piétiner et remuer ce qu'il a adoré. Et cependant nous sommes sûrs que fatigué parfois de son effort, il se penchera sur quelques contes de Daudet, beaux parce qu'ils sont simples, respirer le souffle frais des Alpilles et peut-être sentir comme le poète «qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante était venue se poser sur mon épaule pour dormir».

Alors sentira-t-il ce qu'est la France, qu'elle n'est pas seule mais partout, dans un poème, dans un ciel bleu et clair, partout sur cette terre où brille un rayon de lumière, et faisant écho avec Claudel dira-t-il :

*Ton affaire c'est le vin
Donne le vin au monde horrible
Et lève vers le Divin
Une coupe intelligible*

GILBERT COHEN

RANDONNÉE FANTASTIQUE

*Nous prendrons le bateau des rêves
Dont Eros est le nautonier.*

*Nous visiterons toute la terre
Pour savoir où l'amour est le plus doux
Et le plus fou.*

*Nous nous aimerons sur l'or des grèves,
Dans la jungle au rugissement des lions,
A Venise au chant des gondoliers,
Dans le pays des cannibales, au son du tam-tam.
Et au pays des oiseaux-mouches,
A Tahiti, bercés par la plainte des guitares.*

*Nous nous aimerons, nous nous aimerons.
Ah. Comme nous nous aimerons!
Nous visiterons tous les continents, les îles et les îlots,
Car nous voulons savoir où l'amour est le plus fou
Et le plus doux.*

*Nous nous aimerons dans les termitières du Congo,
Dans les palanquins sur le dos des éléphants.
Oh! Nos étreintes sur les banquises
Et dans les grottes de glace
Qui fondront au feu de nos transports!
Et sur la lave refroidie des volcans
Qui, sous nos brûlantes caresses
Entreront en éruption!*

*Nous nous aimerons dans la caverne des ours, l'hiver,
Pendant qu'ils dorment.
Nous nous aimerons contre les meules de foin,
Dans les forêts de pins, sur les piquantes aiguilles,
Dans les pirogues, les soirs de tempêtes
Et quand elles descendent les cataractes.*

*Nous nous enlacerons sous les cyprès et sous les
[cocotiers,
Sur le faite des pyramides,
Dans les ruines, les nuits d'orage,
A midi, dans un hamac, au bord du Pacifique,
Dans les souterrains humides des vieux châteaux
[hantés,
Au frôlement des hiboux.*

*Nous nous unissons dans les bois,
Au clair de lune et au chant du rossignol.
Nous ne serons jamais rassasiés ni désaltérés
Et nous passerons de la volupté au rêve et de l'ivresse
[au songe.*

*Ils parcoururent toute la terre
Mais ils ne surent
Où l'amour est le plus doux
Et le plus fou.*

*Une fois revenus
Ns voulurent recommencer,
mais Eros lui dit:
«Mes petits enfants, il faut nous quitter,
Le voyage est terminé.»
Ils se sont récriés:
«Il a passé trop vite,
Nous n'avons pas eu le temps de bien le goûter.
Nous voulons repartir car nous ne sommes pas d'accord
Nous ne savons pas encore*

*Où l'amour est le plus fou
Et le plus doux.
Et d'ailleurs, il y a des choses
Que nous n'avons pas eu le temps d'essayer:
Par exemple: le mont Everest,
Les grottes de Capri et...»*

*Mais Eros ne voulut pas les garder:
«Mes petits amis c'est un voyage qu'on ne fait jamais
[deux fois;*

*Et quel est celui qui dure toute la vie?
Il faut toujours revenir,
Il faut toujours redescendre.
Regardez sur le quai tous ces gens qui attendent.
C'est leur tour.
Il n'y a pas de place pour vous.
Allons, descendez.»*

*Ils quittèrent en pleurant le bateau des rêves
Dont Eros est le nautonier.*

*Voulez-vous savoir ce que devinrent les deux amants?
Il mourut de tristesse et d'ennui;
Elle mourut d'amère nostalgie.*

VIVIANE ROY

CHRONIQUE DES LIVRES

LOUIS BERTRAND de l'Académie Française : *Le Livre de Consolation* (Aux Éditions Variété, Montréal).

En guise d'avertissement, voici ce qu'écrit Louis Bertrand aux premières pages de ce livre magnifique que viennent de publier Les Éditions Variétés.

«Je ne connais qu'un Livre de consolation: c'est l'imitation de Jésus-Christ.

«Mais il plane par-dessus les pays et les siècles: il a un caractère d'universalité, et si l'on peut dire, d'éternité. Fait pour les hommes de tous les temps, il ne s'adresse pas spécialement aux hommes d'aujourd'hui. Celui que voici, — et qui décline toute comparaison, même la plus lointaine, avec un tel modèle, — porte la marque des plus actuelles préoccupations.

«Ces préoccupations l'ont peut-être assombri. Et cependant, on ne saurait trop insister sur des périls trop réels, dont notre habituelle légèreté n'a que trop de tendance à nous détourner.

«On trouvera peut-être aussi que les consolations qu'ils propose sont un peu rudes pour les âmes faibles. Mais je n'ai écrit ceci que pour les arracher à leur mollesse. J'aurais eu honte de tromper le lecteur par un optimisme de commande et par l'offre de remèdes qu'un esprit sérieux ne peut absolument pas accepter. Devant les dangers qui menacent notre monde, et, plus encore, devant le drame douloureux de toute destinée humaine, il faut envisager les choses avec une lucidité inexorable et un cœur intrépide».

Tous ceux qui liront *Le livre de consolation* voudront en faire leur livre de chevet et le relire aux moments d'infortune, de tristesse, de malheur.

Princesse BIBESCO : *Feuilles de Calendrier*, (aux Éditions Variétés, Montréal).

Voici une collection de pages de Journal de la Princesse Bibesco, que viennent de publier Les Éditions Variétés.

Réunies comme un jeu de cartes en éventail, elles forment d'assez curieux dessins. Les événements publics se mêlent aux circonstances particulières qui ont inspiré chacune de ces pages pour former un ensemble charmant.

La princesse Bibesco, ayant au cours de sa vie fait de nombreux voyages, raconte, dans un style exquis, le plaisir qu'elle a ressenti devant de beaux paysages ou commenté les événements qu'elle a vécus.

De la brillante Espagne, de Barcelone, elle nous transporte dans les coins les plus sombres de Londres; elle nous fait traverser l'Asie et l'Europe et nous donne ses impressions sur la grande et souvent terrible Russie.

Avec elle, nous assistons à une représentation de *Napoléon* à Londres, à un bal chez la reine d'Angleterre, ou chez une grande duchesse russe. On assiste aux parades de la Home Fleet Aérienne ou l'on prend le thé chez madame Neville Chamberlain.

Que ce soit chez Paul Claudel ou chez le cardinal Pacelli que ce soit dans un hameau ou dans un palais princier, l'auteur ait nous peindre en couleurs vives, dans la couleur des fleurs, le reflet de ce qui va venir.

Son carnet de note ne la quittait jamais. Il a fait partie de ses déplacements dans l'espace, dans le temps, sur terre, sur mer et dans les airs. On y retrouve ces plaisirs de surprise que donnent ces instantanés, tellement plus émouvants que toutes les photographies «posées».

Le livre se termine sur une «lettre à un Français touchant la France» qui dénote bien le sentiment que la grande dame roumaine a toujours ressenti à l'égard de la France. C'est dans cette lettre qu'elle écrit: «Je

demanderais à mes héritiers futurs de faire inscrire sur ma tombe ces mots: «Écrivain français née à..., morte à...». Ils y seront gravés en quelque lieu que sera cette tombe.

Un livre touchant et prenant pour tous les publics.

GEORGES SIMENON, *L'Homme qui regardait passer les trains*, (Aux Éditions Variétés, Montréal).

Ce nouveau roman policier que viennent de publier Les Éditions Variétés fera sensation chez tous ceux qui aiment l'aventure, le mystère.

Kus Poppinga est un Hollandais qui vit heureux dans sa petite ville. Sa femme l'aime, ses enfants l'admirent, sa situation de fortune lui crée des envieux. Enfin, s'il avait cherché en lui-même, en toute conscience, ce qui pouvait le prédisposer à un avenir tumultueux, il n'edt sans doute pas pensé à certaine émotion furtive, quasi honteuse, qui le troublait lorsqu'il voyait passer un train, un train de nuit surtout, aux stores baissés sur le mystère des voyageurs.

Mais pourquoi Poppinga s'enfuit-il un jour de chez lui? Pourquoi tous ces drames qui se tissent autour de lui? Quel est le mobile de ses actions mystérieuses, de ses actions criminelles?

Souffre-t-il d'une maladie? Cache-t-il un secret? Couvre-t-il quelqu'un?

Un homme comme lui dont toute la vie a été celle d'un petit bourgeois paisible ne peut devenir subitement un criminel!

Quelle est donc la vérité sur le cas de Kus Poppinga? Pourquoi sa photo est-elle reproduite par tous les journaux d'Europe? Où faut-il chercher les explications de cette histoire?

L'homme qui regardait passer les trains est un livre passionnant, essoufflant, tant il déborde de vie.

PIERRE MAROIS, *De quel amour blessé*, (Albin Michel, Paris).

Un homme nous parle ici à mi voix: blessé par une incapacité étrange à aimer, il nous confesse avec une extrême pudeur son mal secret.

Pourquoi Denis ne peut-il aimer, quel est cet angoissant obstacle qui brise chacun de ses élans? Il porte dans son inconscient un secret: un amour incestueux qu'il ignore lui interdit tout contact charnel. L'intrigue racontée en peut de phrases paraît scandaleuse: si le respect de l'écrivain pour tout ce qui est affaire de sens et de cœur, si sa pureté de pensée et de style n'élevaient le thème à une noblesse classique. Et le titre du roman nous suggère un rapprochement peut-être trop subtil: le thème serait la réplique à l'envers, de celui de Phèdre: Hippolyte épris de Phèdre, qui serait sa soeur aînée. Mais Hippolyte-Denis ne sait pas que cet amour d'orphelin qui l'a lié à sa soeur dans son enfance continue à vivre en lui avec cette inquiétante ferveur. Sa passion est toute inconsciente et «passion» est un mot trop violent pour la vocabulaire de Pierre Marois où tout est discrétion, subtilité et transparence.

Ce récit d'une enfance et d'une adolescence blessés nous est conté sans éclat, avec un manque de pathétique qui crée un pathétique qui ne sera peut-être pas sensible à toutes les âmes. Un livre noble et triste, tout intérieur: un roman de délicatesse psychologique et même de subtilité psychanalytique, mais sans obscurité et plein de poésie et d'amour de la nature. Une oeuvre dont l'ambition de l'auteur serait sans doute qu'elle s'inscrivit, à quelque titre, dans la même veine éternelle que «La Princesse de Clèves», «Adolphe» ou «Domnique».

D. PSATHAS, Hiver 1941, Athènes.

Cet hiver 41, restera dans l'histoire d'Athènes. On le comparera au siège des grandes villes dans l'histoire, où les habitants étaient réduits, pour se nourrir, à tuer des animaux domestiques et même avoir recours aux poubelles.

Ce fut en effet un véritable siège que celui entrepris par l'Envahisseur, qui accaparant tout, laissait les habitants mourir de faim. Dans ce mépris d'un peuple conquis, qui devait au hasard assurer sa subsistance, il faut ajouter la trahison des pourvus, vendus pour la plupart à l'ennemi, et la conduite des hideux profiteurs «Mavrogoritès» (hommes du marché noir) qui, quoiqu'on ait dit, n'ont pas tous trouvé leur compte, dans les affreux drames de vengeance que l'on a enregistré après la libération.

Pour se rendre compte, de tout ce que les dépourvus avaient sur le cœur, il faut lire ces chapitres de Psatha, composant chacun à lui seul, une histoire achevée, qu'il a tiré de ses chroniques caustiques dans les quotidiens, lui-même très habile faiseur de revues, y compris une parodie d'Iphigénie, que les allemands ont suspendue dès la seconde représentation.

Très habile arrangeur de scène, Psatha n'est pas moins habile narrateur. Mais son adresse le dessert parfois, donnant à sa littérature l'air d'un serpent de foire, qu'on a un peu trop dressé aux fins de l'exhibition.

Ces «tranches de vie» toujours à la chasse du tel quel, jouent avec la langue comme avec un accordéon sur lequel on s'est fait depuis longtemps la main. Empruntant de partout et en dépit des convenances, au coq-à-l'âme, aux langues étrangères qui sont ici celles des occupants, l'italien et l'allemand, et en général à tout ce qui se prononce et se dit dans la rue l'auteur se forge un style coulant remarquable, et ceci, malgré l'intrusion de mille cailloux.

Pourtant si la Vérité exploitée par la Littérature, peut donner un heureux rendement, elle finit à la longue à lui communiquer un faux son. L'exagération la guette. Et le malheur c'est que dans cet hiver 41, cette exagération ne prenant pas seulement figure de vérité, mais était, précisément cette vérité. A juger du moins par ce que rapportent des témoins, et la presse des chiens écrasés dans son raccourci expressif, réimprimée ici en exergue, au commencement des chapitres.

A relever encore chez cet auteur sa très grande réussite dans la terminologie exacte, qui est souvent, de premier jet.

Ses petites narrations poussent à l'anthologie. Et resteront d'autre part, comme un témoignage vivant de toutes les horreurs de l'occupation, faisant de Psatha, un nouveau Juvénal Grec auquel, la postérité pourra avoir recours.

ALKI COSTAKI, Apostats, Athènes.

Ce livre est à l'opposé du précédent, d'une pureté de composition extraordinaire. Il chante la vie au village, le travail, les saisons, la faune et la flore. Il choisit pour cela, Arcadie, un petit bourg grec, dont la prospérité ou la malchance sont conditionnés par la pluie ou les forces de la nature, qui s'appellent ici Dieu ou Satan.

En le lisant, j'ai pensé un peu à Giono, pour qui seuls comptent, les grands mouvements de la Nature. Par bonheur, ce petit essai en prose, de quatre vingt pages environ, a la particularité de s'attacher exclusivement à la paysannerie néo-grecque. De là le savoureux de son langage, entrecoupé de dictons et proverbes, propres à certaines provinces de l'Hellade. Et l'on assiste étonné à un concert des mots, des formules spéciales, d'une étonnante poésie, orchestré par un grand compositeur de la langue. Ici un murmure de ruisseau qui liquéfie les plus abrupts herbages, là, vers la fin des phrases des rimes inattendues, d'une heureuse sonorité de cascade.

Sans doute il ne s'agit pas ici d'un effort homérique. Ce serait même trop de citer pour A. Costaki

le nom d'un Joice, et pourtant... si son souci était de plus grands fierté! Mais non, il préfère se cantonner dans le lexique spécial de sa province, qu'il élève à la plus grande éloquence qui est celle des mots. Ce qu'il dira, se dit très couramment et dans les mêmes termes. Si en le transcrivant il fait oeuvre littéraire c'est tant mieux. Le folklore en tout cas gagnera de beaucoup, ce folklore grec épié dans ses recoins, comme il avait l'habitude de le faire Psichari, portant sans cesse à la nouvelle langue, qui malgré tout est en train de se former en Grèce des paniers regorgeants de toutes sortes de fruits.

ANGELOS DOXAS, Jane, (tiré de la nouvelle de ce nom). Portrait de l'Héroïne, Athènes.

On l'appelait Jane, que l'on prononçait «Gin», du fait qu'elle commandait toujours du «Gin Gordon», qu'elle aimait boire pur, sans eau, pour donner, comme elle disait, une teinte rose à sa pensée... Et aussi, parce qu'elle ressemblait à Jane Harlow. En effet, elle n'avait pas que le visage de la Harlow, mais aussi son caractère, ses caprices, son instabilité et une froideur qu'elle cachait sous les dehors de la plus tapageuse folie.

Il suffisait de la voir une seule fois, pour être pris par ses yeux qui vous regardaient d'une drôle façon et qui se fixaient dans votre mémoire, avec leur air de vous demander et en même temps de vous promettre quelque chose, avec ironie et enchantement... Ses lèvres étaient une continuelle invite pour une orgie raffinée. Ses cheveux avec des boucles dorées qu'elle pliait comme des tulipes, s'embrouillaient au matin au cher d'Apollon, chevauchant sur les confins roses de l'Aurore... Quant à son corps, il vous troublait tellement, faisant entrer dans votre tête un tourbillon de désirs, que l'envie vous venait de suite, de le serrer dans vos bras, de le mordre, de lui faire couler du sang...

Telle était Jane.

Elle était entourée d'une cour assidue d'hommes et de femmes du monde, qui ne la laissaient pas seule une minute, la poursuivant, partout où elle allait, que ce soit à la plage ou à la campagne au cabaret ou en visite. Et cette cour créait autour de sa personne comme une sorte de musique, dont les notes étaient représentées par un millier des mots et de regards flatteurs, guettant continuellement son sourire. De sorte que, comme à une reine, il lui suffisait d'un regard, pour maîtriser tout ce monde qui lui était soumis, une reine dont le royaume était gouverné par toutes sortes de gens, et dans lequel elle s'ennuyait, essayant de tuer son temps par tous les moyens.

Un jour vint, pourtant, où elle s'empara de sa baguette, résolue de donner un tout autre rythme, à cette existence qui détonnait toujours. Elle joua une sorte de sourdine qui fit taire dans sa vie, tous les faux bruits. Ses amis furent étonnés de la voir silencieuse. Elle avait échangé son sourire éveillé de tous les jours, contre un gentil air sérieux et avançait avec simplicité dans l'avant-scène, avec le dessein bien arrêté, de ne plus employer les instruments de naguère, mais un solo de violon, passionné et clair, qu'elle tenait, cette fois, à exécuter toute seule. Jane était amoureuse ou du moins croyait l'être.

Elle n'avait pas choisi dans sa clique, mais quelque chose de bien différent. Cela arriva un soir où elle se trouvait au théâtre: on jouait une oeuvre nouvelle dont le succès avait bouleversé tout Athènes, et avait rendu, du jour au lendemain, son auteur célèbre. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait prise entièrement, suivant de toute son attention ce qui se passait sur la scène, comprenant qu'elle était véritablement émue, que des idées sérieuses lui entraient dans la tête, et que son âme était moins vide.

Cette oeuvre qui l'avait tellement absorbée, changea subitement le rythme de son existence. Elle sentit des véritables larmes lui venir aux yeux, des larmes qui se mirent à briller de joie, la persuadant qu'elle, aussi, pouvait s'élever un jour, en accomplissant quel-

que chose de grand. Elle se laissa ainsi gagnée par le sens d'une réalité que l'atmosphère de l'oeuvre créa en elle, qu'à un certain moment, elle eut peur, se croyant perdue, à l'idée qu'au troisième acte, le rideau allait tomber et que tout cela allait finir.

Non, non, elle ne voulait pas que cela finisse. Et sa pensée, faite au commandement se trouva comme offensée, se rendant compte que pour une fois, on n'al-

lait pas lui donner satisfaction. Entêtée, elle essaya quand même d'en sortir, cherchant une issue parmi les jones. Prenant son courage à deux mains, elle monta au bureau du théâtre et demanda l'auteur de la pièce.

C'est ainsi que Jane connut Valma, le fameux auteur dramatique, dont elle fut amoureuse ou du moins, crut l'être...

ELOY TROUVÈRE

LES CONFÉRENCES

EN ÉCOUTANT...

LE DR. ELIE NASSIF

Il est des problèmes qui gardent toujours leur actualité en Egypte et qui ne cessent d'être discutés et rediscutés. Malgré la sanction officielle que constitue l'adoption de sa Thèse à la Commission d'Etudes des Problèmes d'Après-Guerre, dans le rapport adressé au Ministre des Finances il y a deux ans, le Dr. Elie Nassif a jugé utile, en répondant à l'invitation du Pen Club du Y.M.C.A. d'Alexandrie, de défendre à nouveau la thèse dont il s'est fait le champion. Ayant à répondre à la question de savoir si l'Egypte est surpeuplée, le conférencier déroula les arguments les plus probants pour soutenir que la situation démographique n'était nullement aussi menaçante que d'aucuns l'ont prétendu et qu'il n'y avait certainement aucune justification pour l'adoption d'une politique de birth-control.

Les arguments développés par le conférencier éclairent la question du double point de vue statique et dynamique.

Statiquement, et en faisant abstraction des jugements de valeur et des appréciations subjectives, en tenant compte non seulement des standards de vie (ce qui est désiré) et des normes de vie (ce qui est prescrit par les techniciens comme nécessaire à l'activité normale des individus, compte tenu des circonstances géographiques au sens large), le conférencier montra qu'en temps normal, — par exemple de 1935 à 1939 —, les ressources alimentaires du Pays sont suffisantes, que les symptômes de sous-alimentation ne sont pas dus à l'insuffisance des denrées consommées, mais aux maladies parasitaires très répandues en Egypte et qui drainent constamment les forces vives du fellah et que, d'autre part, l'élimination des affections parasitaires, loin d'exiger la suppression de l'irrigation pérenne, peut être réalisée très efficacement, d'après le procédé expérimenté par le Dr. Khalil Abdel Khalek Bey, il y a quatre ans, et dont les résultats furent si probants qu'ils amenèrent le Gouvernement Egyptien à créer, il y a deux ans, la Bilharzia Destruction Section. Passant à l'habitation, le conférencier ne cacha pas son état déplorable, mais fit observer que la rénovation de l'habitat rural réalisé en fonction des conditions climatiques et géologiques (chaleur et terre limoneuse) qui imposent le recours à la brique crue, ne peut être compromise par le chiffre

de la population présente et future.

Dynamiquement, le conférencier montra, statistiques à l'appui, que de 1920 à 1939, la production agricole proprement dite et l'élevage ont progressé incomparablement davantage que le rythme de la population (24 %). Les facteurs de ce progrès: semences sélectionnées, pratiques culturales nouvelles, engrais chimiques, irrigation et drainage, sans parler de la main-d'oeuvre, n'ont pas encore donné leur plein effet et l'on peut logiquement escompter, — avec le retour des conditions normales d'après-guerre —, un progrès similaire au cours des prochaines décades. En outre, il convient de relever qu'au cours du dernier quart de siècle, le Gouvernement Egyptien a réalisé un programme grandiose de travaux publics comprenant des barrages en Egypte et au Soudan, des canaux et des drains par centaines et un réseau de stations de pompage dans le Delta. Ces réalisations gigantesques permettront à l'Egypte de mettre ra-

pidement en valeur les deux millions de feddans jusqu'ici incultes au nord du Delta, c'est-à-dire de développer la surface cultivée de 40 %.

Peut-on dire, à ce compte, que l'Egypte est surpeuplée? Peut-on admettre une politique de birth-control qui équivaldrait à un suicide national?

L'Egypte est très peuplée et, surtout, inégalement peuplée; mais elle n'est certainement pas surpeuplée. Il faudrait, croyons-nous, réagir contre le dénivellement démographique régional, initier une politique rationnelle d'émigration et de colonisation intérieures. La population de l'Egypte pourra croître et son niveau de vie ne cessera de s'élever constamment comme en témoigne, depuis un quart de siècle, le développement constant de la sécurité intérieure, de l'hygiène et de l'instruction publique, des transports en commun par rail et par routes, de l'urbanisme, de la métropolisation de la consommation du sucre, thé, café et autres produits non essentiels.

Le conférencier conclut en rappelant cette admirable pensée de Bodin: «Il n'est richesse ni force que d'homme».

CHARLES ZAHAR

LE THEATRE A ALEXANDRIE

Le gala de la pièce en un acte présenté à Alexandrie le 26 Juillet par la troupe de «Atelier» fut une déception pour tout le monde.

On y donna d'abord «Seul» d'Henri Duvernois, puis «Un Caprice» de Musset, puis «La peur des Coups» de Courteline. Voilà, me direz-vous, trois pièces essentiellement différentes et dont les rôles pourraient convenir aux nombreux éléments de la troupe. Eh bien non, figurez-vous elles furent jouées toutes les trois avec une égale incompetence.

Dans «Seul», M. Jacques Vannier, très mal secondé, fut merveilleux d'éloquence, de brio, de facilité, mais l'écrasante obligation de soutenir son rôle et de repêcher ses partenaires détaillants ou maladroits finit par le décourager. Il boucla son texte en vitesse et le rideau tomba sur des acteurs excédés devant un public bon enfant mais, passablement ahuri.

«Un Caprice» fut joué dans un décor charmant où le souci du détail était bien étudié. C'est hélas le seul compliment qu'il y ait à formuler pour cette pièce toute en mousseline et en dentelles aux nuances délicates, aux fantaisies charmantes, aux demi-teintes exquises. Malheureusement, à cause de toutes ces qualités, Musset ne peut être joué par des Amateurs qui

ne possèdent pas encore suffisamment de métier pour pouvoir jongler avec un texte aussi difficile. Mlle. Marie-Rose Grimaldi dans le rôle de Mme. de Chavigny fut charmante de grâce mignarde et de mélancolie, mais sa voix monotone et pleurarde nous donna sur les nerfs au lieu de nous attendrir.

M. Joseph Aboulafia devrait jouer les dandys 1830, cyniques, coureurs, adorés des femmes, un peu cruels mais charmants. Il ne comprit pas du tout son rôle. Il fut un M. de Chavigny brutal, violent, emporté, rageur, son badinage qui aurait dû être léger fut dur et méchant, ses gestes saccadés son perpétuel sourire figé, sa nervosité communicative déroutèrent totalement le public. Certains défauts de mise en scène nous choquèrent: pourquoi M. de Chavigny, un des jeunes lions de l'époque, va-t-il au bal de l'Ambassade en costume de ville?

Mme Herzenstein encore trop imprégnée du rôle qu'elle joua dans Pygmalion essaya vainement de badiner, elle fut maniérée mais sans grâce. Son accent affecté l'empêcha la plupart du temps de faire preuve de naturel. Cette actrice au talent certain ne sait pas marcher sur scène; les longues tirades ne lui conviennent pas, elle devient alors d'une monotonie exaspérante.

Elle manqua de sincérité et fut d'une coquetterie forcée.

«La Peur des Coups», comme l'a déjà dit «Le Progrès Egyptien» sauva la soirée qui risquait d'être un «four» sans précédent. La troupe de «d'Atelier» qui affecte de ne jouer que des pièces d'une haute tenue littéraire ne craignit pas pour une fois de nous donner une farce de Courteline et bien lui en prit.

M. Vannier fut excellent dans un rôle somme toute assez difficile. Mme. Herzenstein se rattrapa et fit merveille. Sa voix un peu canaille et son entrain endiable furent vivement applaudis, ce qui nous permit de quitter la salle sur une impression pas trop mauvaise.

A mon avis, l'échec partiel de la soirée est dû entièrement à M. Herzenstein, le sympathique directeur et metteur en scène de la troupe. M. Herzenstein confie souvent à certains éléments des rôles qui ne leur conviennent pas. Ainsi M. Aboulafia dont la nervosité fut excellente dans le Misanthrope ne pouvait raisonnablement

pas donner dans Musset. Madame Herzenstein qui fait merveille dans les bonnes filles un peu vulgaire à la langue bien pendue ne peut jouer les grandes raffinées et ainsi de suite. Et puis franchement cette trouvaille de la pièce en un acte ne fut pas très judicieuse.

A moins d'être une troupe de tout premier ordre on ne peut avoir la prétention de réchauffer un public et garder son attention pour un acte seulement. Les moindres défauts de mise en scène, de diction, ou d'attitude, et Dieu sait s'il s'en trouve chez des amateurs, sont immédiatement montés en épingle et prennent alors des proportions catastrophiques.

J'espère que cette fois-ci la leçon aura servi et que cette charmante troupe dont les efforts sont vraiment méritoires, nous donnera bientôt quelque chose de plus consistant. J'espère aussi, très sincèrement, que les applaudissements qu'on leur prodiguera seront pleinement mérités.

ANTARAM

Hellénique. Il fut constamment à la chasse des documents que l'ignorance ou l'incurie a éparpillés dans des endroits invraisemblables. Quelle quantité de pièces n'a-t-il pas porté sur des points inexplorés. Combien de figures n'a-t-il pas fait revivre. Ses *Archives du Général Makryanni* transportent dans Athènes du premier quart du siècle passé. Les *Souvenirs historiques de Casmoulis* sont le récit le plus amusant et le plus vivant d'actes héroïques par un observateur qui ne se piquait pas de belles-lettres. Les volumes se sont entassés sur les volumes dans les *Archives de l'Histoire moderne grecque* dont la publication a commencé en 1901 et a continué jusqu'en 1924. A quatre vingt ans Vlahoyannis passait ses journées à chercher et collectionner des documents inédits pour l'histoire de Karaiskakis qu'il projetait d'écrire.

Les Archives générales de l'Etat sont une création de Vlahoyannis. Il en fut le directeur de 1914 à 1937. En témoignage d'honneur ses obsèques ont eu lieu le 25 Août aux frais de l'Etat, en présence du Ministre de l'Instruction publique M. Oeconomou et d'une foule d'hommes de lettres. Ses vastes archives particulières ont été mises sous scellé en attendant l'ouverture de son testament.

Lauriers

Nous apprenons avec joie que le Conseil de la Croix Rouge Hellénique vient de faire parvenir à Madame Marie Valtis, épouse du regretté Consul Général de Grèce à Alexandrie, feu Constantin Valtis, sa médaille en argent.

Cette médaille fut décernée en 1941 à Mme Valtis pour son activité patriotique et pour les innumérables services qu'elle a rendu à la Croix Rouge Hellénique durant la guerre.

Nous applaudissons de tout coeur à cette distinction — bien que tardive — qui est la reconnaissance d'une activité bienfaisante et désintéressée.

Pour les Juifs de Grèce

Au temps de traités des minorités la Grèce fut un des pays où les stipulations étaient appliquées le plus consciencieusement. Mais elle n'avait pas attendu des dispositions internationales pour assurer à ses minorités allogènes ou alloxoxes — un nombre minime par rapport au bloc hellénique — le même traitement qu'à ses autres sujets.

Une décision vient d'être prise qui montre la sollicitude du gouvernement pour les Israélites. Les persécutions exercées contre les Juifs par les autorités de l'Occupation qui ont anéanti des familles entières font que de nombreuses successions sont restées vacantes. La loi attribue ces successions à l'Etat. Mais le gouvernement renonce à son droit en faveur des communautés juives. En l'absence d'héritiers légitimes ces fortunes seront affectées à des buts de bienfaisance répondant aux besoins de l'élément israélite.

A travers la Presse Etrangère

LE "MESSAGER D'ATHÈNES" PUBLIE UN BRILLANT EXPOSÉ SUR LES DROITS DE LA GRÈCE A L'ÉPIRE DU NORD

Dans un article paru au «*Message d'Athènes*», M. Nicéphore Moschopoulos, ancien-directeur du Ministère de la Presse, et collaborateur de l'«*International Committee for Historical Sciences*» de Londres, donne un aperçu historique de la question de l'Épire du Nord. Relevant les privilèges scolaires, ecclésiastiques et culturels dont jouissait la population grecque de cette partie de l'Épire sous l'administration turque, et les progrès accomplis pendant cette période où la langue grecque était parlée par tous les Albanais musulmans même, qui recevaient leur instruction dans les écoles grecques, l'auteur constate la différence avec le régime instauré depuis l'indépendance de l'Albanie. Relatant ensuite la libération de l'Épire du Nord par l'armée grecque en 1913, l'auteur rappelle que pendant la guerre mondiale de 1914-1918, les Grandes Puissances ont donné à la Grèce mandat d'occuper militairement l'Épire du Nord. Plus tard, par l'accord Tiftoni-Vénizélos, en date du 29 juillet 1919, l'Italie assumait l'engagement de soutenir devant la conférence de la paix la demande de la Grèce pour l'annexion de l'Épire du Nord, et les puissances prenaient acte de cet accord. Ainsi, à l'issue de la première guerre mondiale les droits de la Grèce sur l'Épire du Nord étaient reconnus par toutes les Puissances. Quand l'Italie aidant Hitler, a attaqué la Grèce en Octobre 1940, les troupes grecques accomplissant des prodiges de bravoure, ont complètement défait les armées fascistes, et reconquirent

toute l'Épire du Nord, qu'elles n'ont évacuée que quand les armées hitlériennes ont envahi la Grèce. M. Moschopoulos cite une partie minime des éloges adressés alors de tous les pays Alliés à la Grèce, qui a donné la première victoire dans la lutte contre le fascisme et le nazisme, et conclut: «Faut-il donc que la Grèce perde aujourd'hui l'Épire du Nord, cette terre grecque qu'elle a conquise tant de fois et qu'elle a toujours considérée comme son patrimoine? Non! L'Épire du Nord est un de ces tombeaux sacrés des héros de la guerre actuelle, dans lesquels reposent les ossements de ceux qui ont donné la première victoire. Ces territoires sacrés ne doivent plus être foulés par les pieds des ennemis d'hier qui ont été les serviteurs dévoués du fascisme.

Les Lettres Neo-Grecques en Deuil

Yannis Vlahoyannis vient de mourir à quatre-vingt-deux ans sur la brèche peut-on dire. L'âge ne semblait pas avoir de prise sur ce rude travailleur qui commença par la littérature comme champion très combattif de la langue démotique. Mais l'écrivain ne tarda pas à faire place chez lui au fureteur de vieux papiers. Ce fut une passion chez Vlahoyannis et une science? Personne en Grèce ne les possédait au même degré que lui. Il ne se borna pas à fouiller infatigablement les archives depuis la chute de Byzance jusqu'aux guerres de l'Indépendance

ECHOS et NOUVELLES

A la Légation de Suisse



M. le Chargé d'Affaires entouré de M. Charles Kohler, Consul, M. Landerer, Président de la Société Suisse de Secours, de M. Maurice Bouvier, Président de la Société Suisse d'Alexandrie, de Mme Brunner et de quelques suisses.

Mercredi matin, 1er Août, dès onze heures, M. le Chargé d'Affaires de Suisse et Madame Brunner, recevaient au Cercle Suisse à Chatby leurs compatriotes avec simplicité et cordialité.

Tous les suisses se firent un plaisir de répondre à l'aimable invitation qui leur avait été adressée et la réception fut des plus réussies.

M. Brunner prit la parole à midi, et en une courte allocution, rappela son arrivée à Alexandrie il y a dix ans et remercia tous les Suisses d'Egypte, de leur fidélité et de leur concours :

«Je profite aujourd'hui, dit-il, de ce que je suis parmi vous pour évoquer le souvenir de ma première arrivée en Egypte, il y a dix ans. A notre débarquement, nous avons été reçus, ma femme et moi, par une délégation de votre colonie qui nous a réservé l'accueil le plus chaleureux, et nous en avons été très touchés. Lors d'un dîner que vous nous avez offert, j'ai eu l'occasion de vous dire que j'aurais pu redouter les difficultés de la tâche que m'avait confiée le Conseil Fédéral si je n'avais su que votre dévouement et votre patriotisme me la rendraient légère. Et aujourd'hui, après dix ans de dur travail, alors que des problèmes délicats se sont posés, et que des moments difficiles ont été traversés, je puis vous dire combien votre concours m'a été précieux.

Je remercie tous les Suisses d'Egypte de leur collaboration loyale et de leur attitude parfaite qui nous ont gagné une fois de plus l'estime et notre Patrie et l'amitié de nos hôtes égyptiens. Grâce à vous, le nom de notre Pays n'est prononcé ici qu'avec sympathie et respect.

Aujourd'hui, la guerre en Europe est

finie. D'autres problèmes et tâches nous attendent. Il me sera particulièrement agréable de pouvoir toujours compter sur vous dans l'accomplissement de ma future mission. Je sais que vous m'aidez à continuer à défendre dans tous les domaines la bonne renommée de la Suisse, à fortifier toujours plus sa situation morale et matérielle, à resserrer encore les liens qui unissent notre pays à l'Egypte.

En ce qui me concerne, je ne vous dirai que ces quelques mots :

Si je vous demande à nouveau votre confiance et votre collaboration, c'est avec le ferme propos de faire pour le bien de notre patrie et de nos colonies, tout ce qui dépendra de moi.

M. R. Landerer, Président de la Société Suisse de Secours répondit par une belle allocution remerciant l'actif diplomate pour ses efforts.

«Vous venez d'évoquer votre arrivée en Egypte il y a maintenant dix ans et la réception que nous vous avons faite alors dans cette maison Suisse. Ces dix ans passés ont été en majeure partie des années de guerre; de là toute une série de tâches et de problèmes à résoudre qui, normalement, sont l'apanage de peu de carrières diplomatiques. Nous sommes d'autant plus heureux de constater, en ce jour d'anniversaires, que vous avez mené votre barque d'une main sûre et habile à travers une mer pleine d'écueils souvent redoutables.

Permettez-nous donc de vous en féliciter très sincèrement. Permettez-nous également d'associer à cet hommage Mme. Brunner, dont l'appui discret ne vous a jamais manqué.

M. le Chargé d'Affaires, vous avez bien voulu remercier les Suisses d'E-

gypte de leur collaboration loyale et de la dignité de leur attitude qui n'ont pu que consolider l'estime et l'amitié de nos hôtes égyptiens. Laissez-moi vous dire combien nous apprécions les efforts déployés par la Légation pour maintenir et réhausser encore, la sympathie dont jouit ici notre pays et croyez bien que si nous tenons, nous aussi, avant tout au bon renom helvétique, nous ne nous en efforcerons pas moins de mériter et de gagner davantage encore, cette estime et cette amitié.

L'avenir est bien incertain et plein d'aléas mais nous sommes persuadés que vous pourrez surmonter avec un égal succès les difficultés, surtout matérielles, qu s'opposent dans notre domaine, à l'épanouissement normal des relations Suisse-Egypte dans l'ère nouvelle qui s'ouvre devant nous.

En terminant je voudrais vous prier, Monsieur le Chargé d'Affaires de vous faire auprès des Autorités Fédérales, l'interprète de l'expression par la Colonie Suisse d'Alexandrie, de son fidèle attachement à la Patrie et de ses vœux patriotiques les plus fervents.

On se sépara vers 1 heure, en remerciant le Chargé d'Affaires et Madame Brunner de leur cordial accueil et en se donnant rendez-vous pour la fête de l'après-midi et au dîner du soir où fut allumé le feu traditionnel.

M. Maurice Bouvier, Président de la Société Suisse d'Alexandrie à son tour prit la parole l'après-midi :

«Mes chers compatriotes,

Il est beau, il est bien, que le symbole de notre fête, de notre pays, ce soir, soit cette grande flamme qui monte et qui éclaire.

Car, en chaque homme il y a pour le feu, pour sa vie, pour son mystère, comme un confus souvenir ancestral de crainte et de reconnaissance. Dans la mémoire de chacun veille cette lueur qui fut à l'aube de l'humanité.

Car c'est le feu qui le premier libéra l'homme des dangers obscurs et des forces sournoises et méchantes de la nuit, le premier vainqueur de la bête et de l'épouvante glacée.

C'est encore le feu, rouge signal de révolte, mais d'une révolte juste, qui éclaire les débuts de notre histoire.

Mais, c'est lui aussi, clair message de victoire et de paix, qui chante avec les cloches. Quand il monte, sur nos montagnes, dans cette première nuit d'août, il est comme un lien entre tous nos pays, le visible appel et la réponse visible de toutes nos âmes diverses, le signe que nous sommes frères et un. Il dit mieux que des mots qu'en nous vit un grand amour, grave et fort pour notre patrie.

Et pour d'autres que nous, nos feux étaient l'an dernier encore comme un espoir qui montait, tremblant, vers le ciel, un espoir de paix. Cette paix dont les hommes avaient soif, et qui est venue enfin.

Mais c'est une paix sans joie, qui est ourde d'angoisse et de luttes proches, qui se prépare au douloureux en-

fantement d'un monde nouveau. Monde où e petit semble devoir être soumis au fort, où l'indépendance devra être reconquise, monde où la justice sera pesée au poids du nombre.

Jamais peut-être, au cours de notre histoire, nous ne nous sommes sentis aussi seuls, aussi oubliés, dans une Europe méfiante meurtrie.

Et notre angoisse est de savoir si notre raison d'être, si toute a sueur et le sang qu'ont versés nos ancêtres pour se libérer et faire de nous des hommes libres, si cet héritage qu'ils nous ont légué pour le transmettre à notre tour sera perdu, si toute cette longue peine a été vaine. Car la Suisse a un message à apporter au monde un message de liberté grave, dure parfois, laborieuse, d'entraide, de compréhension, de paix véritable et juste.

Mais dans ces moments de doute, pensons aux innombrables feux qui s'allument partout chez nous, sur les montagnes, au premier août. Aussi longtemps que ces flammes monteront droites dans la nuit d'été, il y aura des hommes qui ne désespéreront pas, qui maintiendront ce qu'ont voulu leurs pères: être et rester libres».

Une conférence

de Soliman bey Neguib à Londres

Soliman Naguib bey, Intendant du Théâtre Royal de l'Opéra a fait le 10 Août une conférence à l'Institut Egyptien de Londres sur l'Evolution du Théâtre en Egypte.

S.E. Abdel Fattah Amr pacha, Ambassadeur d'Egypte à Londres, Sir Percy Lorraine, Mlle Marie Ney qui visita récemment l'Egypte, plusieurs acteurs célèbres britanniques et des membres de la Communauté égyptienne de Londres assistèrent à cette conférence.

L'Egypte veut avoir ses propres oeuvres dramatiques: c'est sur ce thème qu'a roulé la conférence, qui fut vivement applaudie.

Art Populaire

Madame Janig Chaker, la talentueuse peintre, vient d'arriver au Caire après une visite de quelques jours en Arménie. De ce voyage elle a rapporté une série d'aquarelles fraîches et lumineuses finement dessinées reproduisant les costumes et les types des arméniens de là-bas.

Ainsi des légendaires héros de Zeitoun, aux jeunes filles de Akhaltska (Tiflis) en costume de fiancée, des montagnards de Karabagh aux paysans de Moush et de Garin, des dames de Khanouss à celles de Tabriz, des villageois de Alirkugh et de Biblis à

ceux de Kavash, de Sassoun et de Chakh tous attirent le regard par le chatouement des couleurs et par la richesse des broderies et des étoffes.

Nous félicitons vivement Mme Chaker de nous avoir apporté ces documents si intéressants pour les amateurs d'art populaire et formulons l'espoir de les voir sous peu publiés afin que son effort ne reste pas vain.

Notice

Les stations thermales de Karlovy Vary «Carlsbad» de renommée mondiale ont repris à fonctionner. Les malades et les touristes dont le logement et la nourriture sont assurés peuvent déjà, sans crainte, faire leur cure sous un règne de calme et de sécurité

À la Légation de France

M. Dugardier, premier conseiller à la Légation de France, vient d'arriver au Caire

La Brigade Sacrée décorée à Athènes avant d'être dissoute

Le 7 Août eut lieu au champ de Mars, à Athènes, en présence d'une foule énorme, la remise au glorieux drapeau du Bataillon Sacré des insignes de la Croix Militaire de 1ère classe et ceux de la Valeur Militaire (Commandeur).

La cérémonie eut lieu en présence de S.E. le Président du Conseil, des Ministres des départements militaires, du Chef de l'Etat-Major de l'Armée, de nombreux officiers britanniques et Hellènes. Le drapeau était porté pendant la cérémonie par le colonel Christodoulos Tsigantes, commandant du Bataillon Sacré.

Sa Béatitudo le Régent Damaskinos, dans une allocution, a exalté l'action du Bataillon Sacré et a souligné que son drapeau porte dans ses plis des pages de gloire incomparable écrites pendant la lutte pour ramener la liberté dans son ancien berceau. Le Régent remit ensuite les insignes de Grand officier au Brigadier britannique Ternbul, qui avait débarqué dans les îles de la Mer Egée avec les forces helléniques qui les ont libérées es conquérants allemands et italiens.

Le Bataillon Sacré hellénique a été créé dans le Moyen-Orient par des officiers grecs qui s'engagèrent comme simples soldats. Il appartient à la force glorieuse de la Huitième Armée Britannique et s'est distingué par ses actions héroïques à El Alamein, Gabez de Tunisie et à Rimini. Les commandos du Bataillon Sacré avaient cloué plusieurs milliers d'Allemands et d'Italiens dans les îles de l'Egée. Après la cérémonie de la décoration, le Bataillon Sacré a été dissout.

Une exploratrice au Caire

Mme Ella Maillart, l'exploratrice suisse bien connue était de passage au Caire tout récemment. Championne de ski, Mme Maillart fit de longues croisières en Méditerranée, puis entreprit divers voyages périlleux au coeur de l'Asie, en qualité de correspondante du «Petit Parisien». Elle en rapporté de nombreux livres qui ont été traduits en plusieurs langues et qui sont d'un très grand intérêt.

Crêpe

S.E. M. Lioubomir Hadjigeorgevitch, ancien ministre de Yougoslavie en Egypte de mars 1943 à juillet 1944, est mort subitement. Ses funérailles ont eu lieu dans l'intimité. M. L. Hadjigeorgevitch, diplomate de carrière avait été, avant de venir en Egypte, consul général de Yougoslavie à Gratz (Autriche) et à Istanbul. Il avait eu la charge comme ministre de Yougoslavie auprès du gouvernement égyptien, de s'occuper de l'installation de S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie et du gouvernement royal yougoslave au Caire. Le défunt était membre de l'exécutif du parti démocrate yougoslave.

S.E. Ahmed Ziwer Pacha s'est éteint l'autre jour dans sa résidence d'Alexandrie. Avec lui disparaît un Premier Ministre Egyptien qui fut aussi bon administrateur que diplomate. C'était de plus un homme d'une culture et d'une courtoisie raffinées, détestant la flatterie et l'intrigue, et qui fut dans l'acceptation complète du terme un grand serviteur de l'Etat et un exemple pour tous ses citoyens.

M. Henri Munier, Secrétaire Général de la Sté. de Géographie d'Egypte s'est éteint au Caire après une douloureuse maladie. Erudit, travailleur infatigable et coptisant notoire, M. Munier était l'auteur d'un certain nombre de travaux historiques et géographiques sur l'Egypte, qu'il considérait comme sa seconde patrie. Il a de plus apporté d'utiles et précieuses contributions à la Bibliographie, tout en rehaussant par son activité et son dévouement l'éclat dont jouit la Sté. Royale de Géographie auprès des compagnies savantes de l'étranger.

Notre jeune confrère, M. Ernest Kitrilacki attaché au «Journal d'Egypte» vient de mourir à l'Hôpital Hellénique après une longue maladie. Modeste et travailleur, il ne laisse que de vifs regrets parmi tous ses confrères et amis.

Mme. Chang-Kai-Chek a passé par le Caire



Mme. Chang-Kai-Chek, épouse du Généralissime chinois, a passé par le Caire, venant des Etats-Unis, en route pour la Chine. Mme Chang-Kai-Chek ne passa que quelques heures à l'aérodrome de Payne Field, où nous la voyons arriver, sur la photo ci-haut, accompagnée de M. Kung, son neveu, qui est également son secrétaire.

A l'Union Panhellénique

Le Comité Administratif de l'Union Panhellénique a été constitué comme suit: M. Th. Cozzika, président; MM. G. Contomichalos et A. Bénachi, vice-présidents; M. Pierrakos, secrétaire-général; M. J. Stergidis, trésorier; MM. Cokkinopoulos, Raftopoulos, Théodosiadis et Th. Georgiou, membres.

Le Comité local d'Alexandrie a été constitué comme suit: M. G. Contomichalos, président; M. C. Pringos, vice-président; M. G. Mitsialis, secrétaire-général; M. G. Psacharopoulos, trésorier; MM. G. Athanassacopoulos, J. Pothitos, S. Argyropoulos, P. Nicolaou, M. J. Stergidis, Dr. G. Nicolaou, N. Cangadis, C. N. Constantinidis, Garofallou, M. Arétos, membres.

La Grèce demande Justice

A la veille de la réunion à Londres des ministres des cinq puissances l'Union Panhellénique d'Egypte a adressé au nom de l'hellénisme, avec une objectivité pondérée et lumineuse, le télégramme ci-après exposant les vérités essentielles et exprimant le vœu que les justes revendications de la Grèce dont l'héroïque lutte et la résistance a permis aux alliés — de leur propre aveu — de gagner la guerre.

C'est la première fois que les Hellènes d'Egypte réalisant l'intérêt immédiat de la patrie interviennent spontanément afin que l'effort hellénique ne soit pas oublié et pris en sérieuse considération.

«Au moment où toutes les Nations qui ont souffert sous le joug des Barbares se rejouissent de la Grande Victoire des Peuples Alliés, l'Union Panhellénique, représentant toutes les sections de l'hellénisme établi dans la Vallée du Nil, s'adresse aux Ministres des Affaires Etrangères des cinq Grandes Puissances pour leur rappeler les sacrifices incomparables de la Nation hellénique au service de la cause commune.

«Les droits de la Grèce ayant été déjà reconnus d'une manière solennelle par tous les Alliés, nous sommes fermement convaincus, qu'ils ne rencontreront nulle part, la moindre contradiction.

«En feuilletant les pages de l'Histoire, nous remarquons que tous les désastres qui se sont abattus sur la Grèce sont dus à la vulnérabilité de ses frontières et surtout celles du Nord.

«Le droit de s'assurer une ligne stratégique et de voir naître un sentiment de sécurité absolue pour toute nation, a été éloquentement énoncé par le maréchal Staline dans un de ses récents discours.

«Qui donc pourrait contester à la Grèce le même droit et les mêmes prérogatives?

«Pour que le sentiment de la sécurité puisse être établi, il faudrait que les Hellènes fussent convaincus d'une protection efficace derrière une ligne de frontières bien défendables par eux-mêmes au besoin comme ce fut le cas en octobre 1940 et en avril 1941. Nous ne pouvons nullement admettre que nos Grands Alliés auraient l'intention de revenir sur leur parole en ce qui concerne les promesses qu'ils nous ont données et les engagements pris par eux envers nous.

«Nous ne réclamons que des frontières qui furent de tout temps helléniques.

«Nous avons la ferme conviction qu'il est totalement inconcevable que la Grèce qui par son holocauste a ouvert le chemin de la Victoire à ses Alliés, soit oubliée par eux au moment du règlement du compte final.

«Les frontières naturelles que la Grèce réclame pour s'assurer un développement social pacifique doivent atteindre en Albanie la rivière Skumbi, en Serbie le mont Char-Degh, en Bulgarie la crête des montagnes Rilos.

«Des territoires tels que l'Epire du Nord, les régions au Sud d'Uskub et de la Roumélie Orientale jusqu'à Sozopolis, doivent être inclus dans les nouvelles frontières du pays.

«Seules ces frontières pourront inspirer aux Hellènes le sentiment de sécurité et de leur assurer la possibilité d'une vie relativement aisée».

L'Egypte célébra le 26 Août l'anniversaire de son indépendance

Le 26 Août, l'Egypte fêta son indépendance.

En effet, le 26 Août 1936 fut signé le traité d'amitié et d'alliance entre l'Egypte et le Royaume-Uni, traité marquant pour l'Egypte le début d'une ère nouvelle: celle de l'indépendance égyptienne.

A cette occasion, à Alexandrie, des registres ont été mis, au palais de Ras El-Tine, à la disposition des visiteurs qui sont venus nombreux présenter leurs vœux à Sa Majesté le Roi.

D'autres registres ont été mis à la disposition des visiteurs au gouvernorat du Caire.

Aux Affaires Etrangères

Par arrêté de S.E. Abdel Hamid Badaoui pacha, Ministre des Affaires Etrangères, S.E. Iskandar El-Wahabi bey vient d'être délégué aux fonctions de directeur du Protocole.

Par le même arrêté, M. Aly Chawki, actuellement attaché à la Légation d'Egypte à Ankara, est nommé sous-directeur du Protocole.

L'anniversaire de S.M. la Reine de Hollande

A l'occasion du 65ème anniversaire de la naissance de Sa Majesté la Reine Wilhelmine, le Chargé d'Affaires des Pays-Bas et Mme la baronne Bentinck reçurent leurs compatriotes de tous les territoires du Royaume au «Philips House», 34, rue Gameh Charkass, le 31 Août à 7 heures qui sont venus nombreux présenter leurs vœux de dévouement et de loyalisme.

Le millénaire de l'Azhar

Le millénaire de la célèbre mosquée de l'Azhar devait être célébré en 1941 ou 1942, mais la guerre n'a pas permis de réaliser ce projet que le Secrétariat du Conseil des Ministres vient de remettre à l'étude.

Le Recteur de l'Azhar a déjà été touché au sujet de la fixation de la date de cette célébration au Caire.

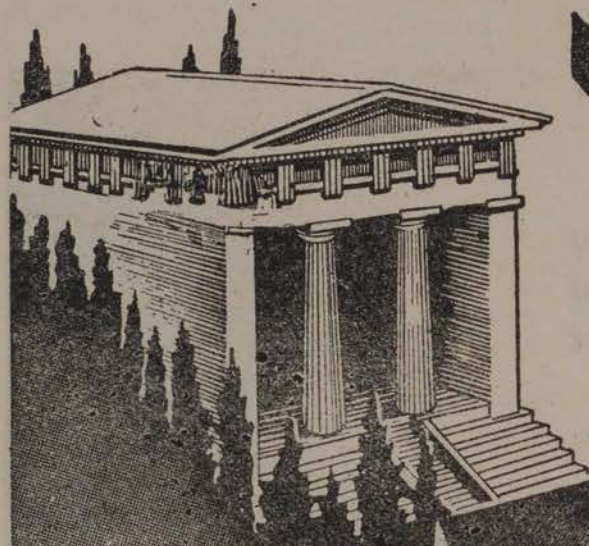
Un comité sera prochainement institué et chargé d'établir le programme des festivités.

Ajoutons que les pays arabes seront invités à se faire représenter au millénaire.

Les Prix de l'Académie Française

Jean Paulhan, écrivain et critique de premier plan dont le rôle patriotique au cours de l'occupation allemande est aujourd'hui bien connu vient de recevoir le «Grand Prix de Littérature» de l'Académie Française pour l'ensemble de son oeuvre.

M. Marc Blancpain qui fut professeur au Lycée Français du Caire et par la suite prisonnier de guerre en Allemagne a reçu le «Prix du Roman» pour son livre «Le Solitaire».



№ 10

S.O.P.

ΠΑΠΑΣΤΡΑΤΟΣ



20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX APPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

№

1

PAPASTRATOS

*Cigarettes made of
mild tobaccos, of
the "Agrinion" type*

22 cigarettes P.T. 6½



CIGARETTES PAPASTRATOS

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"